N° 147 1er Décembre 1931.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Le Cœur eucharistique de Jésus et le don parfait de lui-même

Le Cœur sacré de Jésus est le symbole de son amour, et la plus grande manifestation de l'amour est le don parfait de soi-même. La bonté est essentiellement communicative, le bien est naturellement diffusif de soi. Saint Thomas dit même : « *Non seulement le bien est naturellement diffusif de soi, mais plus il est parfait, plus il se communique avec abondance et intimement*, et plus aussi ce qui procède de lui, lui reste étroitement uni (1). »

C'est ainsi que le soleil répand autour de lui la lumière et une bienfaisante chaleur, que la plante et l'animal

(1) « *Pertinet ad rationem boni, ut se aliis communicet. Unde ad rationem summi boni pertinet, quod summo modo se creaturae communicet* » (III*, q. 1, a. 1). « Secundum diversitatem naturarum, diversus emanationis modus invenitur in rebus, et *quanto aliqua natura est altior, tanto id quod ex ea emanat magis est intimum* » (*C. Gentes*, l. IV, ch. XI, initio).

adultes donnent la vie à une autre plante et à un autre animal, que le grand artiste conçoit et produit ses chefs-d'œuvre, que le savant communique ses intuitions, ses découvertes, qu'il donne à ses disciples son esprit; c'est ainsi encore que l'homme vertueux porte à la vertu et que l'apôtre, qui a la sainte passion du bien, donne aux âmes le meilleur de lui-même pour les porter vers Dieu. La bonté est essentiellement communicative, et plus un être est parfait, plus il se donne intimement et abondamment.

Celui qui est le Souverain Bien, plénitude de l'être, se communique aussi pleinement et intimement que possible par la génération éternelle du Verbe, et la spiration de l'Esprit d'amour, comme la Révélation nous l'apprend. *Le Père, en engendrant le Fils, lui communique*, non pas seulement une participation de sa nature, de son intelligence et de son amour, mais *toute sa nature indivisible*, sans la multiplier aucunement, il lui donne d'être « Dieu de Dieu, Lumière de Lumière, vrai Dieu de vrai Dieu », *et le Père et le Fils communiquent à l'Esprit d'amour, qui procède d'eux, cette même nature divine indivisible et ses perfections infinies*. Le bien est naturellement diffusif de soi, et plus il est parfait, plus il se donne pleinement et intimement.

En vertu du même principe, *il convenait*, dit saint Thomas, *que Dieu ne se contentât pas de nous créer*, de nous donner l'existence, la vie, l'intelligence, la grâce sanctifiante, participation de sa nature, *mais qu'il se donnât lui-même à nous en personne par l'Incarnation du Verbe* (1).

(1) III^{a}, q. 1, a. 1 : *Utrum conveniens fuerit Deum incarnari* (c'est la question de la possibilité et de la convenance de l'Incarnation, mais encore celle de son motif, dont il est parlé aux articles 2 et 3). — Saint Thomas répond : « Unicuique rei conveniens est illud, quod competit sibi secundum rationem propriae naturae, sicut homini

Même après la chute du premier homme, Dieu aurait pu vouloir nous relever autrement (1), en nous envoyant par exemple un prophète qui nous aurait fait connaître les conditions du pardon. Mais il a fait infiniment plus, *il a voulu nous donner son propre Fils en personne*, comme Rédempteur. « Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret » (Jean, III, 16).

Jésus, prêtre pour l'éternité et sauveur de l'humanité, a voulu, lui aussi, *se donner parfaitement lui-même* à nous, dans tout le cours de sa vie terrestre, surtout à la Cène, au Calvaire, et il ne cesse de le faire tous les jours par la sainte messe et la sainte communion. Rien ne peut mieux nous montrer, que ce don si parfait de soi, les richesses du Cœur sacerdotal et eucharistique de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et rien ne peut mieux motiver *l'action de grâces spéciale due à Notre-Seigneur pour l'institution de l'Eucharistie et celle du sacerdoce.*

Le cœur sacerdotal de Jésus et le don de soi au Calvaire

Lui-même a dit : « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis » (Jean, XV, 13). Et saint Paul écrit aux Hébreux, X, 6 : « Le Christ dit en entrant dans le monde : « Vous n'avez voulu ni sacrifice, ni obla-« tion, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez

conveniens est ratiocinari... *Ipsa autem natura Dei est essentia bonitatis... Pertinet autem ad rationem boni ut se aliis communicet... Unde ad rationem summi boni pertinet quod summo modo se creaturae communicet,* quod quidem maxime fit per hoc, quod naturam creatam sic sibi conjungit, *ut una persona fiat ex tribus, Verbo, anima et carne,* sicut dicit Augustinus in l. XIII de Trinitate, c. 17. Unde manifestum est, quod conveniens fuit Deum incarnari. »

(1) Cf. *Saint Thomas*, III^a, q. 1, a, 2 : « Deus per suam omnipotentem virtutem, poterat humanam naturam *multis aliis modis reparare.* »

« agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché. Alors « j'ai dit : *Me voici... je viens, ô mon Dieu, pour faire « votre volonté.* »

Dans le sacrifice parfait que le Sauveur, prêtre pour l'éternité, devait offrir, la victime ne pouvait être que lui-même. Ce qu'il offre, c'est lui-même, son corps crucifié, son précieux sang répandu jusqu'à la dernière goutte, tout son cœur meurtri et finalement ouvert par la lance.

Comme le montrent après saint Augustin (1) le B^e^ Albert le Grand (2) et saint Thomas (3), *le sacerdoce et le sacrifice sont d'autant plus parfaits*, 1° *que le prêtre*, médiateur entre Dieu et les hommes, *est plus uni à Dieu* et aussi *plus uni au peuple* dont il doit offrir les adorations, les supplications, les réparations et les actions de grâces, 2° *que la victime est plus pure, plus précieuse et plus consumée*, 3° *que le prêtre et la victime sont plus unis*, puisque l'oblation et l'immolation extérieure de la victime ne sont que *le signe de l'oblation et de l'immolation intérieure* du cœur du prêtre, qui doivent être réelles, vives et profondes, comme il convient au plus grand acte de la vertu de religion, inspiré par l'amour de Dieu.

Or, Notre-Seigneur, prêtre pour l'éternité, et médiateur universel, est *la Sainteté même*; son humanité est sanctifiée d'une façon substantielle et innée, par l'union personnelle au Verbe, et les actions sacerdotales de sa sainte âme ont une valeur théandrique, sans limite, qu'elles puisent dans la personnalité du Verbe; ici-bas elles avaient une valeur méritoire et satisfactoire intrinsèquement et strictement infinie. Son cœur sacerdotal ne saurait être plus uni à Dieu, ni d'autre part plus uni aux

(1) *De Trinitate*, l. IV, c. XIV.
(2) *De Eucharistia*, dist. V, c. 3 (Opera omnia, ed. Borgnet, 1899, t. XXXVIII, p. 347).
(3) III^a^, q. 48, a. 3.

hommes, car Jésus est la tête du corps mystique dont nous sommes les membres : « Le Christ est le chef de l'Église, son corps, dont il est le Sauveur » (Ephés., v, 23).

De plus, le cœur sacerdotal de Jésus s'est donné lui-même au Calvaire de la façon la plus parfaite et la plus intime, comme il l'avait annoncé : « *C'est pour cela que mon Père m'aime : parce que je donne ma vie pour la reprendre. Personne ne me la ravit, mais je la donne de moi-même : j'ai le pouvoir de la donner et de la reprendre, tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père* » (Jean, x, 18).

La victime très pure, offerte sur la Croix par Jésus, c'est lui-même, c'est son corps crucifié, son sang répandu, son cœur déchiré dans toutes ses fibres ; Jésus est victime jusque dans son âme qu'il veut livrer pleinement à la douleur, jusque dans son âme toute plongée dans l'universel abandon : « *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* »

C'est la complète immolation de « *l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde* » ; l'union du Prêtre et de la Victime ne pouvaient pas être plus intime, ni le lien du sacrifice intérieur et du sacrifice extérieur plus étroit. Si saint Paul a dit : « Je me dépenserai moi-même tout entier pour vos âmes, dussé-je, en vous aimant davantage être moins aimé de vous » (II Cor., xii, 15), que ne faut-il pas dire de Notre-Seigneur, qui a répandu pour nous tout son sang à Gethsémani, à la flagellation, au couronnement d'épines et sur la croix, comme le rappellent les Matines de l'admirable office du *Précieux Sang*?

Le cœur sacerdotal du Christ a généreusement donné ce sang adorable pour notre salut. Comme l'écrit saint Paul aux Hébreux, ix, 12 : « *Ce n'est pas avec le sang des boucs et des taureaux, mais avec son propre sang, que le Christ Jésus est entré une fois pour toutes dans le Saint des Saints, après nous avoir acquis une éternelle rédemption.* »

Comme le dit admirablement la liturgie, qui nous dispose si parfaitement à la contemplation de ce mystère : « En ce sang, quiconque baigne sa robe, en lave les taches. Il y prend un éclat empourpré, qui le rend soudain semblable aux anges et agréable au Roi...

— Vous nous avez rachetés, Seigneur, par votre sang.

— Et vous avez fait de nous un royaume pour notre Dieu (1). »

*
* *

Le Cœur eucharistique de Jésus et le don de soi dans l'institution de l'Eucharistie

Comme Dieu le Père donne *toute sa nature* dans la génération éternelle du Verbe et la spiration de l'Esprit-Saint, comme Dieu a voulu se donner *en personne* dans l'incarnation du Verbe, ainsi Jésus a voulu se donner *en personne* dans l'Eucharistie. Et son cœur sacerdotal est appelé eucharistique en tant précisément qu'il nous a donné l'Eucharistie, comme l'air pur est dit sain en tant qu'il donne la santé.

Notre-Seigneur aurait pu se contenter d'instituer un sacrement signe de la grâce, comme le baptême et la confirmation ; *il a voulu nous donner un sacrement qui contienne non seulement la grâce, mais l'Auteur de la grâce.*

(1) Hymne des premières vêpres de la fête du Précieux Sang, 1er juillet. — On lit aussi dans l'Office propre du Cœur Eucharistique au 3e nocturne, leçon neuvième, ces belles paroles de saint Jean Chrysostome (hom. 46 in Joann.) : « Sanguis Christi regium nobis imprimit characterem, incredibilem parit pulchritudinem, animae nobilitatem conservat, virtutem magnam infundit. Digne receptus doemones procul pellit, angelos vero advocat... Hic sanguis salus animarum nostrarum est : eo abluitur anima, ornatur, incenditur; mens redditur igne splendidior et ad caelum elevatur. » Quelle plénitude et quelle richesse dans ces paroles qui coulent de l'abondance du cœur!

L'Eucharistie étant ainsi le plus parfait des sacrements (1), supérieur même à celui de l'Ordre, l'expression Cœur Eucharistique est supérieure aussi à celle de Cœur sacerdotal. Cette dernière est renfermée dans la précédente, car Jésus, en nous donnant l'Eucharistie, a institué le sacerdoce. De plus, on peut appeler cœur sacerdotal le cœur même du ministre du Christ, nous parlons du cœur sacerdotal du Curé d'Ars, tandis que l'expression Cœur eucharistique ne saurait s'appliquer qu'au Cœur qui nous a donné l'Eucharistie.

Au moment de nous priver de sa présence sensible, Notre-Seigneur a voulu *se laisser lui-même en personne* parmi nous sous les voiles eucharistiques. *Il ne pouvait pas*, dans son amour, *s'incliner davantage* vers nous, vers les plus petits, les plus pauvres, les plus délaissés, *s'unir davantage* et *se donner davantage* à nous et à chacun de nous.

Son Cœur eucharistique nous a donné la présence réelle de son corps, de son sang, de son âme et de sa Divinité. Partout, sur la terre, où il y a une hostie consacrée dans un tabernacle, jusque dans les missions les plus lointaines, il reste avec nous comme « le doux compagnon de notre exil ». Il est dans chaque tabernacle « patient à nous attendre, pressé de nous exaucer, désirant qu'on le prie ».

Le Cœur eucharistique de Jésus nous a donné l'Eucharistie comme sacrifice, pour perpétuer en substance le sacrifice de la Croix sur nos autels jusqu'à la fin du monde

(1) Cf. *Saint Thomas*, III^a, q. 65, a. 3 : « Sacramentum Eucharistiae est potissimum omnium aliorum. » Le sacrement de l'Eucharistie est le plus parfait de tous parce qu'il contient non seulement la grâce, mais l'Auteur même de la grâce. Et le sacrement de l'Ordre doit sa grandeur à ce qu'il est ordonné à la consécration de l'Eucharistie. — Cf. *ibidem ad 3^um*.

et pour nous en appliquer les fruits. Et à la sainte Messe, Notre-Seigneur, qui est le Prêtre principal, continue de s'offrir lui-même pour nous.

« *Le Christ toujours vivant ne cesse d'intercéder pour nous* », dit saint Paul (Hébr., VII, 25). *Il le fait surtout à la sainte Messe*, où, selon le Concile de Trente, c'est le même prêtre qui continue de s'offrir par ses ministres de façon non sanglante après s'être offert de façon sanglante sur la Croix.

Cette oblation intérieure, toujours vivante au Cœur du Christ, est comme l'âme du saint sacrifice de la messe et lui donne sa valeur infinie. Le Christ Jésus continue aussi d'offrir à son Père nos adorations, nos supplications, nos réparations et nos actions de grâces. Mais surtout c'est toujours la même victime très pure qui est offerte, le corps même du Sauveur qui a été crucifié, et *son précieux sang est sacramentellement répandu sur l'autel*, pour continuer à effacer les péchés du monde.

Le Cœur eucharistique de Jésus, en nous donnant l'Eucharistie-sacrifice, *nous a donné aussi le sacerdoce*. Après avoir dit à ses Apôtres : « Venez à ma suite, je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes » (Marc, I, 16), et : « ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, pour que vous alliez et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure » (Jean, XV, 16), il leur a donné à la Cène le pouvoir d'offrir le sacrifice eucharistique en disant : « *Ceci est mon corps, qui est donné pour vous; faites ceci en mémoire de moi* » (Luc, XXII, 19). Il leur a donné le pouvoir de la consécra-

(1) Cf. *C. Trid.* sess. 22, cap. 2 : « *Una enim eadem est hostia, idem nunc offerens*, sacerdotum ministerio, qui se ipsum tunc in cruce obtulit, sola offerendi ratione diversa. Cujus quidem oblationis (cruentae inquam) fructus per hanc incruentam uberrime percipiuntur. »

tion sainte qui renouvelle sans cesse le sacrement d'amour (1). L'Eucharistie, sacrement et sacrifice, ne peut en effet être perpétuée sans le sacerdoce, et c'est pourquoi la grâce du Sauveur fait germer et s'épanouir dans la suite des générations depuis près de deux mille ans des vocations sacerdotales. Il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde.

Enfin le Cœur eucharistique de Jésus se donne à nous dans la sainte Communion

Le Sauveur se donne à nous en nourriture, non pas pour que nous nous l'assimilions, mais pour que nous soyons rendus de plus en plus semblables à Lui, de plus en plus vivifiés, sanctifiés par Lui, incorporés à Lui. Il dit un jour à sainte Catherine de Sienne : « *Je te prends ton cœur, je te donne le mien* », c'était le symbole sensible de ce qui se passe spirituellement dans une fervente communion, où notre cœur meurt à son étroitesse, à son égoïsme, à son amour-propre, pour se dilater et devenir semblable au Cœur du Christ, par la pureté, la force, la générosité. Une autre fois, le Sauveur accorda à la même sainte la grâce de boire à longs traits à la plaie de son Cœur : autre symbole d'une communion fervente, où l'âme boit pour ainsi dire spirituellement au Cœur de Jésus, « foyer de nouvelles grâces », « doux refuge de la vie cachée », « maître des secrets de l'union divine », « cœur de celui qui dort mais qui veille toujours ».

Saint Paul avait dit (I Cor., x, 16) : « Le calice de bénédictions que nous bénissons, n'est-il pas une *communion au sang du Christ*? Et le pain que nous rompons, n'est-il pas une *communion au corps du Christ*? » Et, comme le

(1) L'office du Cœur eucharistique indique bien ces différentes manifestations de l'amour du Christ pour nous, qui sont intimement liées ensemble.

remarque saint Thomas, le prêtre à la sainte messe en communiant au précieux sang, y communie pour lui et *pour les fidèles* (1).

*
* *

Le Cœur eucharistique de Jésus et le don quotidien et incessant de lui-même

Enfin Jésus nous redonne tous les jours l'Eucharistie comme sacrement et comme sacrifice. C'est même incessamment, à chaque minute du jour, que la messe et de nombreuses messes sont célébrées à la surface de la terre, partout où le soleil se lève. C'est l'incessante manifestation de l'Amour miséricordieux du Christ répondant aux besoins spirituels de chaque époque et de chaque âme. « *Le Christ*, dit saint Paul aux Éphésiens, v, 26, *a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier, après l'avoir purifiée dans l'eau baptismale, avec la parole, pour la faire paraître devant lui, cette Église, glorieuse, sans tache, sans rides, ni rien de semblable, mais sainte et immaculée.* »

C'est ainsi qu'il lui accorde, surtout par la sainte Messe et la communion, les grâces dont elle a besoin aux divers moments de son histoire. La messe a été un foyer de grâces toujours nouvelles dans les catacombes, plus tard pendant les grandes invasions des barbares, aux diverses époques du moyen-âge, et elle l'est toujours aujourd'hui pour nous donner la force de résister aux grands périls qui nous menacent, aux ligues athées que le bolchevisme

(1) Cf. S. Thomas, III^{a}, q. 80, a. 12, ad 3 : « Potest a populo corpus sine sanguine sumi. Nec exinde sequitur aliquod detrimentum : quia *sacerdos in persona omnium sanguinem offert et sumit*, et sub utraque specie totus Christus continetur. »

propage dans le monde, pour détruire toute religion. Malgré les tristesses de l'heure présente, *la vie intérieure de l'Église de notre temps*, en ce qu'elle a de plus élevé, est certainement très belle vue d'en haut, comme la voient Dieu et les anges.

Toutes ces grâces nous viennent du Cœur eucharistique de Jésus, qui nous a donné la sainte messe et la communion, qui nous donne toujours son sang sacramentellement répandu sur l'autel.

C'est ce qu'avait compris le P. Charles de Foucauld, en priant pour la conversion de l'Islam ou des pays musulmans. C'est ce que comprennent les âmes qui prient aujourd'hui de tout cœur et font célébrer des messes pour la conversion de la Russie (1). Une seule goutte du Précieux Sang du Sauveur peut régénérer tous ces malheureux infidèles qui s'égarent de plus en plus et pervertissent les autres (2).

On n'y pense certes pas assez. Le culte du Précieux Sang du Sauveur et la souffrance profonde de le voir couler en vain sur les âmes rebelles peuvent contribuer beaucoup à incliner le Cœur eucharistiqne de Jésus vers *ses* pauvres pécheurs ; oui, vers *ses* pauvres pécheurs. Ce sont les siens, et des apôtres comme saint Paul, saint François, saint Dominique, sainte Catherine de Sienne et tant d'autres,

(1) Les personnes qui voudraient faire célébrer des messes pour la conversion de l'Islam et celle de la Russie peuvent s'adresser pour cela soit au R. P. Joyeux, administrateur délégué de l'assistance morale aux Indigènes du Nord africain, 23, rue des Consuls, Alger, soit au presbytère du Plan d'Aups, par Saint-Zacharie, Var.

(2) C'est ce que dit saint Thomas dans l'*Adoro te* :

« Me immundum munda tuo sanguine,
Cujus una stilla salvum facere
Totum mundum quit ab omni scelere. »

« Purifiez mes souillures par votre sang, dont une seule goutte suffit pour effacer tous les péchés du monde. »

aimaient assez le Sauveur pour débattre avec Lui le salut de ces âmes.

Quand on pense à l'amour du Christ pour nous, on devrait agoniser de voir des âmes se détourner de son Cœur, de la source de son précieux sang. Il l'a versé pour elles, pour toutes, si éloignées soient-elles, pour le bolcheviste qui blasphème et veut partout effacer son nom. Daigne le Seigneur, *qui ne veut pas la mort du pécheur*, accorder par la sainte Messe comme une nouvelle effusion du sang de son Cœur et de toutes ses saintes plaies.

*
* *

Il suit de là, pratiquement, que le Cœur Eucharistique de Jésus, loin d'être l'objet d'une dévotion mièvre, est *l'exemplaire éminent du don parfait de soi-même*, don qui en notre vie devrait être chaque jour plus généreux. A la messe, pour le prêtre, chaque consécration devrait marquer un progrès dans l'esprit de foi, de confiance, d'amour de Dieu et des âmes. Et pour les fidèles, chaque communion devrait être substantiellement plus fervente que la précédente, puisque chacune doit augmenter en nous la charité, rendre notre cœur plus semblable à celui de Notre-Seigneur, et nous disposer par suite à *mieux* le recevoir le lendemain.

Le Cœur eucharistique de Jésus est le cœur souvent « humilié, délaissé, oublié, méprisé, outragé », et pourtant c'est « le Cœur qui aime nos cœurs, le Cœur silencieux voulant parler aux âmes » pour leur enseigner le prix de la vie cachée et le prix du don de soi chaque jour plus généreux.

Le Verbe fait chair est venu parmi les siens, et « *les siens ne l'ont pas reçu* » (Jean, I, 11). *Bienheureux ceux qui reçoivent tout ce que son Amour miséricordieux veut leur*

donner et qui *n'arrêtent pas* par leur résistance *les grâces qui, par eux, devraient rayonner sur d'autres moins favorisés*. Bienheureux ceux qui, après avoir reçu, à l'exemple de Notre-Seigneur, se donnent toujours plus généreusement, par Lui, avec Lui, et en Lui.

S'il y a, au milieu même des infidèles les plus éloignés de la foi, *une seule âme en état de grâce*, vraiment fervente et renoncée, comme le fut celle du Père Charles de Foucauld, une âme qui reçoive *tout* ce que le Cœur Eucharistique du Christ veut lui donner, il est impossible que, tôt ou tard, le rayonnement de cette âme ne transmette pas aux égarés quelque chose de ce qu'elle a reçu. Il est impossible que *le Précieux Sang* ne déborde pas, en quelque sorte, du calice à la sainte messe, pour purifier, un jour ou l'autre, au moins au moment de la mort, ceux de ces égarés qui ne résistent pas aux prévenances divines, aux grâces actuelles prévenantes qui les portent à se convertir. Pensons quelquefois à la mort du musulman, à la mort du bouddhiste, ou près de nous à la mort de l'anarchiste qui a été peut-être baptisé dans son enfance; ils ont tous une âme immortelle, pour laquelle le Cœur de Notre-Seigneur a donné tout son sang.

Rome. Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

L'Immaculée-Conception

Ce mystère, comme tous les autres de la vie de la très sainte Vierge, je voudrais le rattacher à la maternité de grâce. Plus d'un lecteur peut trouver étonnant que je cherche en quoi et comment nous sommes tous intéressés dans ce privilège initial qui marque d'une faveur si exceptionnelle, et en apparence si strictement personnelle à Marie, le tout premier commencement de sa très précieuse existence. On incline à penser qu'une telle grâce est sans rapport avec nous.

D'ailleurs, l'enfant anonyme et bien cachée qui vient d'être formée et qui va grandir au sein de sa vénérable mère Anne, n'est elle-même pour rien dans ce qui lui arrive. Elle reçoit cette première grâce sans rien faire, évidemment, pour la mériter. Elle la reçoit par une bienveillance divine absolument gratuite et par l'effet anticipé des mérites futurs, mais bien proches désormais, de celui qui sera son divin Fils. Et si cette première grâce est accordée au petit être qui sera Marie, avec tant d'ampleur et de richesse, comme parlerait saint Paul, n'est-ce pas uniquement en prévision aussi de la maternité divine à laquelle cette fillette est prédestinée?

Sans doute cela est vrai. Il est parfaitement exact que la petite fille d'Anne et de Joachim, dans le fait même de sa conception immaculée, n'a rien mérité ni pour elle ni pour nous. Il est également exact que ce grand privilège inaugural lui a été fait avant tout en vue de la maternité

divine. Mais, pour peu qu'on y réfléchisse, on se rend compte que cette grâce originelle est appelée à rendre hautement et parfaitement spirituels tous les préludes comme tous les actes de cette maternité à venir. Or, on sait que tout ce qui rend spirituelle la maternité divine la transforme par là même en une maternité de grâce. En vérité, si Jésus-Christ est tout à fait intéressé et engagé dans cette première grâce accordée à sa Mère, il n'est pas possible que nous ne le soyons pas nous-mêmes avec lui.

A nous comme à lui, l'immaculée conception prépare une toute belle créature. Celle-ci reçoit de cette origine même l'aptitude à toutes les grandeurs qu'elle aura dans l'ordre même de l'existence et dans celui de la grâce. Pareil commencement est le signe certain qu'elle aura toute capacité et toute facilité de comprendre que nous sommes englobés dans la plénitude du Christ et qu'il est tout en tous (1). La prérogative de Marie nous est salutaire parce qu'elle est la première marque de la vocation et le principe des grâces qui vont lui composer une âme immensément maternelle et la porter à se dévouer pour nous (2).

Mais je pense qu'on peut dire plus et que nous sommes davantage impliqués dans ce mystère. Non seulement il doit tourner à notre profit, mais en quelque sorte c'est à nous-mêmes que le privilège est accordé. Celle qui le reçoit est notre enfant et notre sœur. La faveur lui est faite au moment où elle arrive à l'existence humaine selon

(1) Eph., II, 10; III, 11.

(2) Péguy, qui a bien vu ce lien des mystères, l'a décrit en cette stance :

« Quand enfin un jour des temps fut créée pour l'éternité,
Pour le salut du monde, cette créature unique,
Pour être la Mère de Dieu. »

(*Le porche de la deuxième vertu*, p. 86.)

toutes les lois de notre condition native et par la suite la plus naturelle des générations (1). Si donc la conception d'une petite fille qui est bien de notre race et toute semblable à ses sœurs se révèle soudain pleine de grâce, n'est-ce pas la preuve qu'il y a chez nous quelque chose de changé? « C'est vraiment de notre lignée que sort cette bienheureuse enfant et c'est par elle que le salut du monde a commencé de se faire jour. Sur un signe du Seigneur qui tient à relever notre honneur, comme la ronce engendre la rose la Judée a produit Marie, afin qu'il fût bien visible que la vertu l'emporte sur le vice et que la grâce couvre la faute. Et cette radieuse existence qui se lève est la lumière du siècle, l'éclat de toutes les Églises (2). »

Dans ce privilège même de son origine, la petite israélite apparaît en effet comme la fleur du genre humain tout entier. L'ancienne Église vient aboutir à ce sommet et n'a jamais rien produit qui l'égale, et la nouvelle même ne verra rien de mieux. Nous sommes au confluent des temps comme au cœur même de la race. « Comment se représenter une telle Créature sans le cortège infini des lamentations et des deuils de toute la race humaine dont elle était l'unique tige vivante?... Une terre abandonnée à toutes les puissances ténébreuses, une race humaine désolée se multipliant chaque jour et se pervertissant de plus en plus à chaque génération. Malgré cela et à travers tout cela, un tout petit rayon lumineux, un fil de lumière que rien ne pouvait détruire, l'Immaculée-Conception, per-

(1) Marie est formée très normalement de l'union de Joachim et d'Anne. Rien de miraculeux à cet égard, et l'on ne saurait trop écarter les idées bizarres qui ont parfois germé dans des esprits incapables de comprendre précisément ce qu'il y a de grandeur spirituelle dans l'immaculée conception et comment toute la force de la nature y est battue par celle de la grâce.

(2) Cette louange, avec quelques variantes, est répétée comme un refrain à beaucoup de répons des fêtes de la très sainte Vierge.

çant les âges et les peuples jusqu'à l'heure miraculeuse, inconnue des plus grands anges, où elle se manifesterait en Marie pleine de grâce conçue sans la tache originelle sous la Porte d'Or (1). »

En toute vérité, l'Immaculée-Conception est pour nous l'espoir et le salut, et ne nous y trompons pas, le salut dans le Christ. Nous sommes liés à Marie et solidaires de ce qui lui arrive parce qu'elle est comme nous fille d'Ève et d'Adam ; mais nous le sommes encore plus parce qu'elle est fille du Christ, nouvelle Ève à côté du nouvel Adam. Car si elle est appelée à l'existence par le sort même de notre nature, elle y est sanctifiée dès le premier instant selon toute la force de la grâce qui nous sauve.

L'immaculée conception est le triomphe de notre rédemption. C'est un si grand effet de la grâce de Jésus-Christ que saint Thomas le trouvait prématuré : il hésitait à croire qu'il eût eu lieu avant la venue de Jésus-Christ. Je sais peu de pages aussi émouvantes, ni qui vous mettent davantage en face des réalités chrétiennes, que cet article où le maître de la théologie s'explique sur ce privilège de grâce : « On ne peut nier, dit-il, que cette totale exemption du péché originel et de ses suites spirituelles par l'effet d'une première sanctification et par l'abondance même de la grâce descendant dans l'âme de Marie n'ait l'air d'appartenir à la dignité de la Vierge-mère. Cependant cela déroge en quelque chose à la dignité du Christ parce qu'il semblerait qu'une si parfaite origine échappe à la damnation du premier Adam sans le secours du

(1) Léon Bloy, *Celle qui pleure*. On ne peut dénier à cet écrivain un sens vraiment rare de la solidarité humaine et de notre grande communion dans le Christ. Entre tous les mystères de la très sainte Vierge, l'Immaculée-Conception est celui que ce chrétien admirait le plus, avec le mystère de la Compassion, parce qu'il nous voyait très engagés dans l'un comme dans l'autre.

second. Sans doute, poursuit saint Thomas, il en est qui ont été délivrés de cette damnation en Adam avant même l'incarnation du Christ, mais ils l'ont été selon l'esprit et par la foi au Christ. Ici au contraire il s'agit d'une créature humaine qui serait délivrée, selon la chair même, de sa damnation originelle, et il ne semble pas qu'un pareil effet ait dû se produire sinon après l'incarnation du Christ. C'est dans la chair de Jésus-Christ que dut, semble-t-il, apparaître en premier lieu cette parfaite immunité, comme c'est dans la chair du Sauveur que devait se produire en premier lieu l'immortalité de la nôtre. De même donc que personne n'a obtenu l'immortalité de la chair avant que le Christ l'eût gagnée par sa propre résurrection, de même il semble convenable de penser que personne n'a obtenu l'entière immunité d'une immaculée conception avant que le Christ l'eût gagnée aussi par sa propre incarnation (1). »

Saint Thomas se trompe, mais que sa pensée est magnifique et comme elle demeure vraie dans son principe! Balançant ainsi entre la dignité de la Mère et celle du Fils, il avait raison de ne rien vouloir ôter à cette dernière. Mais, pour accorder sa conclusion avec ce qui est maintenant un dogme de foi, il lui eût suffi de voir que l'origine immaculée de Marie augmentait, bien loin de la compromettre, la dignité de Jésus. Car il serait évident à tout jamais qu'en ces beaux mystères, où éclate à la fois la grandeur d'être et la grandeur de grâce, Jésus seul est cause de tout.

Il faut convenir, assurément, qu'il y a quelque chose d'insolite et d'exceptionnel dans la faveur de l'immaculée conception comme dans celle de l'assomption, mais, dans les deux cas, cela se justifie par la place singulière de

(1) *Somme*, III, qu. 27, art. 3, concl.

Marie dans l'ordre de l'Incarnation et est produit par l'influence et par la proximité du Verbe incarné. La même vertu divine qui confère à la très sainte Vierge l'immortalité dès la fin de ses jours est celle qui lui avait assuré la belle immunité à l'origine de sa vie. Le premier de ces mystères annonce que le Fils de Dieu notre sauveur ne va pas tarder d'entrer en ce monde; le second dénote qu'il vient d'en sortir (1).

Ainsi donc, au principe comme au terme de son existence, Marie reçoit à un degré inouï l'empreinte du Christ. Tout commence et tout s'achève par le triomphe du Fils en sa Mère. Mais ce triomphe est aussi le nôtre, car il est notoire que si de pareilles exceptions sont faites en faveur de Marie, c'est pour qu'elle soit plus profondément associée à l'œuvre de notre salut; c'est afin qu'elle puisse plus largement mériter à ses enfants un salut qui est déjà si grandement réalisé en sa personne.

« La bienheureuse Vierge, dit saint Thomas lui appliquant un beau texte d'Ezéchiel, est vraiment la porte d'orient par laquelle s'est avancée au milieu de nous la gloire du Dieu d'Israël, et sa chair même est toute notre nature humaine et terrestre qui déjà resplendit de la majesté du Christ (2). »

On se rendra encore mieux compte de l'immense intérêt que doit avoir pour nous l'Immaculée-Conception, si l'on considère quelle plénitude de vie spirituelle et quel

(1) Saint Thomas, qui cependant ne pouvait douter qu'à un moment donné toute trace du péché originel n'eût été effacée de la sainte âme de Marie, pense que ce grand effet de sanctification aurait pu avoir lieu précisément à l'instant même où cette bienheureuse Vierge commençait de concevoir en elle la chair du Christ. *Somme*, III, qu. 27, art. 3, concl., sol. 3.

(2) Ezéch., XLIII, 2, commenté d'après *Somme*, III, qu. 27, art. 3, concl. fin.

ample mérite découlent de cette première grâce. J'ai dit plus haut (1) que cette sainte origine, véritable création dans le Saint-Esprit, d'une efficacité supérieure à tout baptême (2), me paraissait commander toute l'enfance et toute l'adolescence de notre Mère.

Nous devons bien prendre garde en effet à ne pas supputer d'une manière trop négative ni dans un sens trop restreint les conséquences morales et spirituelles, la suite vécue de l'Immaculée-Conception. Sans donner dans des pensées irréelles ou peu fondées, il faut oser voir les choses comme elles sont et regarder, ici comme partout, l'intérieur du mystère. Qui pourrait dire ce que c'est que de n'avoir pas été touché du tout par le péché originel? Mieux peut-être que plusieurs de ceux qui admettaient l'auguste privilège, saint Thomas s'en est fait l'idée juste et profonde qu'il faut en avoir : « Cette faveur serait due, répète-t-il, à l'abondance de la grâce versée dans l'âme de l'enfant et, pour plus de perfection encore, à l'extraordinaire providence dont cette créature était l'objet. Tout étant à tel point qu'en ceci la grâce de la sanctification aurait chez la Vierge la vigueur même de la justice originelle (3). »

Voilà bien le mot qu'il fallait dire. De la vétusté ancienne, Marie ne gardera que ce qui lui est nécessaire pour souffrir avec nous et pour unir sa compassion à la Passion (4). Mais, en réalité, elle a entièrement « dépouillé le vieil homme et revêtu le nouveau, qui ira se renouvelant à l'image même de celui qui le crée (5) ».

Cette fillette qui naîtra dans neuf mois sur les genoux

(1) Voir *La Vie Spirituelle,* mai 1931, p. 147 et sv.
(2) Jean, I, 33.
(3) *Somme,* III, qu. 27, art. 3, passim.
(4) Ibid., sol. 1.
(5) Col., III, 9-10.

de sainte Anne pour enfanter d'ici peu d'années le nouvel Adam apparaît dans la vie comme une nouvelle Ève. Elle part, ainsi qu'en une seconde genèse de l'humanité, d'un élan tout neuf et tout radieux, fait d'autant d'ingénuité et de beaucoup plus de sainteté qu'on en peut apercevoir dans la splendide adolescente tirée des flancs du premier homme pour devenir « l'aide semblable à lui... la mère de tous ses enfants (1) ». De part et d'autre, en la personne d'une enfant sublime, d'un être absolument virginal, en qui se devinent toutes les espérances de la femme, nous voyons se lever tout un monde. Il y a toutefois ce contraste étrange que, dans les grands actes de la première, les fruits devaient tromper les promesses des fleurs, dans ceux de la seconde, les dépasser.

Chez la petite Marie, tout se concentra d'abord au point le plus secret de l'âme. L'insondable renouveau demeure caché au plus profond des facultés spirituelles. Dieu s'établit là une incomparable habitation : sa très sainte Trinité fit « ses délices d'être avec cette enfant (2) », qu'elle créait si grande et si belle; elle réalisait en cette jeune âme la plus parfaite, la plus somptueuse présence d'intimité que la divinité eût jamais greffé sur sa présence d'immensité. C'était déjà prodigieux, et l'enfant était la bien-aimée à qui vont toutes les complaisances (3). Il en résultait une extraordinaire intensité de l'état de grâce, des vertus et des dons, dans le réceptacle silencieux qu'offrait ce petit être humain si sanctifié.

On aimerait connaître les premiers actes par lesquels la sainte enfant prit conscience d'elle-même et de la pré-

(1) Gen., II, 20-24; III, 20.
(2) Prov., VIII, 31.
(3) D'où l'application à Marie des effusions du *Cantique des cantiques*. Toute la liturgie de la très sainte Vierge est remplie de ce lyrisme inspiré qui n'eut jamais de plus digne objet.

sence de son Dieu en elle. Comment se représenter le premier éveil spirituel de l'âme de notre Mère? A quel âge et sous quelle forme eut-il lieu? Dut-il attendre comme chez nous le moment des premières réflexions et ne fut-il acquis qu'à la suite des petites expériences enfantines, au temps des premières curiosités et des premières questions? Ou bien fut-il donné plus tôt et plus profondément, à un âge prématuré, par quelque intuition de science infuse? Nul ne saurait le dire. Mais à coup sûr il se produisit de très bonne heure et dut inévitablement se trahir par une précocité surprenante de vie spirituelle. Je me figure une très belle enfant, tout ensemble concentrée et rayonnante, spontanée et réfléchie, très sage et très parfaite en tout, ardente et grave en ses sentiments, grande en ses pensées, extraordinairement donnante de son bon cœur.

Est-ce qu'elle ne porte pas en elle dès les premiers actes de sa vie intérieure comme une ébauche de son futur *Magnificat*? L'enfant n'a pas l'idée de la maternité divine qui l'attend : elle a trop d'humilité pour oser y penser. Mais n'est-elle pas déjà assez généreuse et magnanime pour aspirer à une véritable maternité spirituelle? Ce jeune cœur se sent une tendresse extraordinaire pour tout cet Israël, son peuple, en marche vers le Messie, une tendresse qui est faite de piété filiale mais aussi d'amour maternel. Et comme l'enfant est dans la plus fervente union avec son Dieu, son cœur a tout de suite la miséricorde et l'étendue du cœur de Dieu. Il n'y a donc aucun être humain qui déjà ne se fût reconnu chez lui dans l'âme de cette Vierge. On peut être assuré que la petite Marie avait grand pitié de tous ces temps et de tous ces gens qu'elle entrevoyait « sans lien avec le Christ, en dehors de la société d'Israël, étrangers aux dispositions de la promesse, sans espérance et sans Dieu dans le

monde (1) ». Qui pourrait dire tout ce qu'à cet égard l'héroïque enfant concevait déjà dans son esprit, tout ce qu'elle portait dans son cœur? Qui pourrait dire au devant de quoi et jusqu'où allait son dévouement au genre humain? (2)

On n'avait plus revu depuis les origines une telle perfection de nature et de grâce, tant de surnaturel ajouté à un naturel aussi exquis. D'une substance extrêmement fine, l'enfant n'est qu'une poussée de vie. Pleine de candeur et de charme, elle a cependant tout le sérieux d'une grande personne, comme plus tard elle gardera de sa maturité précoce le don de voir toutes choses avec l'étonnement limpide et le pur regard de l'enfant (3). Autant qu'on peut le savoir, elle sera tour à tour enfant de la ville et enfant de la campagne : elle habitera Jérusalem aussi simplement que Nazareth, et ne nous paraîtra pas plus dépaysée à la recherche de son Fils dans les hautes écoles du Temple que lorsqu'elle s'assiéra avec lui à la table des noces dans le bourg de Cana. Elle restera ingénument mêlée à notre vie. Elle saura ce qu'il faut savoir : son innocence ne sera pas faite d'ignorance, et sa réponse à l'ange annonciateur dit assez que son éclatante virginité ne connaît pas l'ombre d'un enfantillage (4).

Avec cela elle est accordée, on peut dire essentiellement, à tout ce qui est céleste et divin. Elle semble porter le ciel en son cœur et l'attirer à fleur de terre. On la croirait accoutumée à fraterniser avec les anges, et notre jeune cœur a toute l'élégance et la distinction des purs esprits. Mais elle est surtout foncièrement théologale et entière-

(1) Eph., II, 12.
(2) La jeune Catherine de Sienne ou la petite Jeanne d'Arc, ces filles au grand cœur, nous en peuvent donner quelque idée, chacune à sa manière.
(3) Voir par exemple Luc, II, 48-50; Jean, II, 5.
(4) Luc, I, 34.

ment docile aux inspirations d'en haut, et c'est là sa
nul doute l'effet le plus direct de son immaculée conce
tion et celui qui nous est le plus profitable.

Le mystère de cette sainte enfance avec tout ce qu'
renferme d'amour du Bon Dieu, d'union et de soumissio
à lui, nous intéresse au plus haut degré. Littéralement,
nous rend la vie, car il commence effectivement de mé
ter notre grâce, nous fait reprendre goût à la vie divine
nous réapprend la familiarité de Dieu.

Des enfants bien nés se reconnaissent jusque dans
plus jeune âge de leur mère. Tout ce dont l'adolescen
qui devait être notre première mère nous avait, par
faute, déshabitués et dégoûtés, celle-ci, par sa grâce, no
le restitue en le revivant de toute son âme et en y vouan
tout son être. Et c'est pourquoi nous avons l'impressio
« d'entrer cette seconde fois dans le sein de notre vra
mère et de renaître (1) ». Et nous sentons bien que cet
nouvelle naissance n'est point de la chair mais de l'espri
qu'elle nous est donnée d'en-haut pour nous faire naît
aux choses du ciel (2). Tous ceux qui auront part à cet
nativité et qui croiront en sa vertu, tous ceux qui n
seront nés ni du sang ni du vouloir charnel de la pr
mière femme mais de l'âme et du vouloir spirituel de
nouvelle Ève, auront vraiment pouvoir de devenir pa
elle enfants de Dieu (3).

Le progrès de cette sainte enfance est aussi un côté pa
où elle nous est extrêmement salutaire. Marie sera tou
sa vie en progrès. Mais c'est surtout quand elle était peti
qu'on la vit « grandir en sagesse, et en taille, et en grâ

(1) Jean, III, 4.
(2) Ibid., 6-8, 12-14.
(3) Ibid., II, 12-13.

auprès de Dieu et au milieu de nous (1). » Ces beaux mots dont elle se servira pour faire revivre à nos yeux les tendres années de son divin Fils, nous les trouvons pour ainsi dire plus compréhensibles s'il s'agit de son enfance à elle. La croissance spirituelle de Jésus demeure pour nous très mystérieuse, puisqu'enfin nous sommes sûrs qu'il eut dès le premier instant de sa conception la pleine mesure de grâce et la parfaite vision de Dieu et qu'il fut dès lors dans l'entier usage de son libre arbitre et en possession de son mérite (2). « Aussi en ce mystère du Verbe incarné, nous dit saint Thomas, il faut voir une descente de la plénitude divine dans une nature humaine plutôt que le progrès en Dieu de cette nature même. » Celle-ci est saisie et assumée tout d'un coup, « et c'est pourquoi dans l'homme-Christ il y eut dès le principe une parfaite spiritualité (3) ».

Assurément, nous avons dans cette plénitude du Christ la source méritoire de tous nos développements spirituels. Mais dans le progrès de la très sainte Vierge enfant nous trouvons le modèle même des nôtres, avec une surabondance de grâce et de vie qui est méritoire de tous nos avancements, de toutes nos croissances dans le Christ. Dans cette enfant parfaite, c'est vraiment cette fois notre humaine nature qui grandit, s'élève et s'épanouit en Dieu.

La petite Marie a sur nous à cet égard un avantage considérable qui lui permet précisément de nous entraîner à sa suite et de mériter pour nous. « Nous autres, dit encore saint Thomas, nous sommes faits saints, de pécheurs que nous sommes, et ainsi la sanctification est toujours chez nous à partir du péché (4). » Chez la très

(1) Luc, II, 52.
(2) *Somme*, III, qu. 34, art. 1-4.
(3) Ibid., art. 1, sol. 1.
(4) Ibid., art. 1, sol. 2.

sainte Vierge elle est à partir de l'immaculée conception : quelle différence! On peut donc parler, pour elle aussi, d'une vraie plénitude de grâce, qui s'accroîtra de jour en jour. On peut parler d'une complète spiritualisation de tout l'être intérieur, d'un usage de plus en plus parfait des facultés spirituelles et du libre arbitre qui en est l'expression. On peut compter enfin que déjà le mérite est immense et qu'il ne cessera cependant de s'enrichir jusqu'à devenir l'inépuisable trésor de vie chrétienne dont toute la chrétienté bénéficie toujours (1).

Avant même qu'elle soupçonne que tant de perfection spirituelle la prépare à être la mère du Sauveur, Marie, sainte et virginale adolescente, apparaît si remplie de tout ce qui est le salut et la vie du monde qu'elle est comme une vraie petite maman pour nous. Les traits les plus essentiels et les plus profonds, à tout jamais, se révèlent en son sein. Nous n'hésitons pas à la vénérer dans le mystère même de son premier âge comme la jeune et véritable « mère du bel amour, du sens divin des choses, et de la sainte espérance (2) ».

La sainte Écriture nous apprend qu'Abraham, à cause de sa grande foi vive « en un Dieu qui peut donner la vie aux morts et appeler ce qui n'existe pas comme si cela existait (3) », a mérité d'être le père des croyants, le patriarche de nombreuses nations, l'héritier de tout un monde. A l'aube même de l'Incarnation, Marie se flatte encore d'être la fille spirituelle du grand ancêtre, et

(1) J'engage beaucoup ceux qui le peuvent à relire, en les adaptant comme il convient pour les appliquer à la très sainte Vierge, les beaux articles si suggestifs de saint Thomas sur ce qu'il nomme « la parfaite spiritualité » originelle de Jésus-Christ, *Somme*, III, qu. 34.

(2) Eccli., XXIV, 24.

(3) Rom., IV, 17.

Zacharie dévotement l'appelle son père (1). Du vivant de Notre-Seigneur, tout bon israélite se tient pour fils d'Abraham et n'a pas de plus doux espoir que « d'être emporté dans le sein d'Abraham (2) ». En pleine révélation chrétienne saint Paul ne cessera pas de dire son admiration pour la religion d'Abraham (3), et il verra dans la femme qui a partagé la foi du patriarche la figure et l'image de cette Jérusalem nouvelle, « qui est, dit l'Apôtre, notre mère à nous (4) ».

« Notre mère à nous », voilà des mots qui sont à nos oreilles, dans le cas présent, singulièrement évocateurs! Car, pour nous chrétiens, ne nous semble-t-il pas évident que la très sainte Vierge a, dès son plus jeune âge, entièrement dépassé ses plus grands ancêtres? « Heureuse celle qui a cru et qui croira toujours que doit s'accomplir tout ce qui lui est dit de la part du Seigneur (5)! » De tout son esprit et de tout son cœur elle est docilement ouverte et délicieusement accueillante à toute cette révélation extérieure qui lui vient des traditions d'Israël, en même temps qu'une lumière intérieure l'aide à pénétrer le sens des mystères : on ne peut concevoir une foi plus parfaite. Quant à l'espérance, on peut dire qu'elle est en elle à son paroxysme : l'enfant éprouve d'une manière ardente tout ce qu'il y eut de plus élevé dans les aspirations du monde ancien, et elle a tout le pressentiment du nouveau. Pour ce qui est de la charité, impossible de l'imaginer plus pure, plus fervente, plus étendue, plus miséricordieuse, qu'elle n'est en ce jeune cœur déjà si maternel.

Dieu crée pour nous dans l'âme théologale de cette

(1) Luc, I, 55, 73.
(2) Luc, XIII, 16; XVI, 22; XIX, 9.
(3) Gal., III, 6-29; Rom., IV, 1-25.
(4) Gal., IV, 26.
(5) Luc, I, 45.

enfant le vrai milieu natal où se développera notre v
spirituelle. Nous n'aurons qu'à reproduire ce que Marie
mérité et nous ne pourrons jamais mieux faire que
nous réfugier dans son sein. Je me sens revivre et raje
nir au sein de cette enfant.

Un acte extérieur, un seul, vient condenser en quelq
sorte et rendre plus sensible à nos yeux le mystère
cette admirable croissance, qui fut avant tout intérieu
et mystique, c'est l'acte de la Présentation au temple (1

Bien que nous ne soyons pas absolument fixés sur l
détails de cette démarche ni sur les conséquences qu'el
eut pratiquement pour l'enfant, une tradition respectab
nous permet de retenir et d'augurer l'essentiel (2). I
très bonne heure la petite Marie eut la volonté et obti
de ses parents la permission de « se présenter » officiell
ment à Dieu dans le seul lieu de la terre où il reçût alo
un culte véritable et où se rassemblât son vrai peuple.
n'est pas nécessaire de penser que Marie ait quitté tout
fait ses saints parents qui habitaient du reste, selon bea
coup de vraisemblance, à l'ombre même du temple. Ma
on doit croire cependant qu'elle donna à sa présentatio
tout le sens d'une profession religieuse et d'une tota
consécration au service du Seigneur. Et il est loisible d
la considérer, à partir de là, comme passant le meille
de ses années d'enfance et d'adolescence dans la fréque
tation des écoles ou des cérémonies du saint lieu.

La présence de cette enfant dans les parvis sacrés n'es
elle pas à elle seule tout un symbole et comme un sacr
ment, et ne porte-t-elle pas à son comble la religion d'I

(1) La liturgie a fixé au 21 novembre le souvenir de ce mystère,
la piété envers Marie a rendu ce jour très cher aux âmes intérieure

(2) Je me range sur ce point à ce que dit le R. P. Lemonnyer da
son beau livre, *Notre-Dame, Contemplations*, ch. III, p. 13-19.

raël? Car enfin tout Israël n'a jamais produit une adoratrice égale à celle-ci ni qui sache, comme fait cette petite, adorer le Père « en esprit et en vérité » (1). Extérieurement, rien ne la distingue, si ce n'est cette parfaite bonne grâce en tout et cette fervente application aux choses de Dieu, par quoi peut-être elle se fait reconnaître et aimer des autres adorateurs en esprit et en vérité. Qui sait si ce vénérable vieillard qu'elle rencontrera au temple lorsqu'elle y reviendra présenter son Fils et qui aura pour elle une familiarité si respectueuse, et plus encore si cette vieille femme sur laquelle elle est si parfaitement renseignée, n'avaient pas été comme les protecteurs et grands amis de son enfance (2)?

Marie, si intérieure dans un ordre de choses qui l'était si peu, représente tout l'ancien peuple et même tout le genre humain espérant la venue du Messie et se préparant à lui faire l'accueil qu'il mérite. Toute la vie spirituelle et cultuelle de l'ancien temps atteint en elle son apogée, son point de parfaite maturité (3). Mais il s'y ajoute un surcroît qui fait deviner l'approche des temps nouveaux. Tout le monde ancien rajeunit et devient déjà chrétien dans les actes de cette Vierge : en elle et par elle il s'offre au Christ et se porte au-devant de lui.

Notons en passant qu'à ces temps périmés se rattachent en quelque sorte, aujourd'hui encore, tous ceux que n'ont pénétrés ni la grâce ni la lumière du Sauveur. Marie tient de son premier mérite le don de les toucher, celui de les solliciter et de les rassembler : elle conçoit leur inquiétude religieuse et leur attente; elle a nourri leurs désirs

(1) Jean, IV, 23-24.
(2) Luc, II, 27-38.
(3) A cet égard on n'a pas tort de replacer la jeunesse de la Vierge dans son cadre historique : Marie fut une parfaite petite juive. Cf. Mélanie Marnas, *Miriam*, 1 vol. chez Perrin.

d'un libérateur et leurs aspirations messianiques. Elle a été de leur temps et d'avec eux.

Et pourtant, si l'on considère dans la présentation ce qu'elle renferme de plus profond, celle-ci nous apparaît comme la substitution, d'ores et déjà, d'une hostie purement spirituelle à la grossièreté matérielle de l'ancien culte : elle inaugure donc des rites nouveaux qui sont manifestement de la religion de Jésus.

Saint Thomas pense que Marie ne formula définitivement son vœu de virginité, si affirmé à l'heure de l'Annonciation, qu'aux jours de ses fiançailles et d'un commun accord avec Joseph; mais il croit qu'elle en eut l'idée et le désir bien auparavant (1). Volontiers nous rapporterions précisément ce dessein, si imprévu, si insolite, au mystère de sa Présentation à laquelle il donne un sens tout achevé et d'avance si chrétien. Car il témoigne, avec une magnificence de sentiment (2) à laquelle même en Israël personne ne pouvait s'attendre, que la belle enfant au cœur tout plein de tendresse et du besoin d'aimer ne s'est éprise que de la beauté de Dieu, et n'a trouvé que lui qui fût vraiment digne d'être aimé. Et remarquons bien qu'en se réservant pour lui si jalousement, elle ne marque aucun éloignement pour nous, mais par là elle se met seulement dans une sorte d'obligation sacrée de nous aimer tous et de ne nous aimer qu'en Dieu. Sa virginité élève, amplifie et ordonne admirablement ses amours : elle les prédispose à la maternité spirituelle : que c'est beau, que c'est beau!

Quant à cette espèce de profession d'obéissance qui trouve aussi son expression définitive dans le dialogue

(1) *Somme*, III, qu. 28, art. 4, concl., sol. 3.

(2) « La virginité, dit saint Thomas, est à la chasteté comme la magnificence à la libéralité. »

avec l'ange (1), il est hors de doute qu'elle décèle non seulement un état d'âme existant depuis toujours, mais un genre de vie, une plénitude et une qualité d'oblation, une volonté et une habitude de servir, qui font songer à la Présentation et sont tout à fait dans la ligne de ce grand acte. Nous voyons très bien que la très sainte Vierge veut dire : « Prenez comme vous l'entendez. Disposez de moi comme bon vous semble. Vous savez bien que depuis longtemps je ne m'appartiens plus et que je suis la servante du Seigneur. C'est là toute ma raison d'être et ma seule occupation. »

En vérité, conclurons-nous (2), l'exemple de cette enfance et de cette adolescence qui découlent de l'Immaculée-Conception nous touche, car c'est notre mère. Nous avons un lien commun avec elle et notre vie spirituelle est préformée dans son sein. Sa résolution peut former la nôtre, non seulement par l'exemple, mais parce qu'elle a sûrement mérité la nôtre. « Il n'est rien de cela aux exemples des païens : nous n'avons point de liaison avec eux; comme on ne devient pas riche pour voir un étranger qui l'est mais bien pour voir son père ou (sa mère) qui le soient (3). »

Belligné.

Fr. R. Bernard, O. P.

(1) Luc, I, 38.

(2) J'adapte ici à la très sainte Vierge une très profonde réflexion de Pascal (*Pensées*, 481) : il parle, lui, de l'exemple de nos frères les martyrs des premiers siècles, « qui sont, dit-il, nos membres ». C'est le mot de saint Paul : « Nous sommes membres les uns des autres (Rom., XII, 5) ». Pour la sainte Vierge, il y a plus que cela.

(3) Pascal, même pensée.

NOTES DE DIRECTION

Quelqu'un m'a touché... (Luc, VIII, 46.)

Jésus-Christ, vivant en la gloire du Paradis, connaît et aime chacun d'entre nous. Par une pensée de son esprit, par un vouloir de son cœur, nous viennent toutes grâces : la grâce sanctifiante et ses progrès, l'immense variété des grâces actuelles. Nous recevons de Lui toute notre vie spirituelle : Il est la vigne, nous les sarments; Il est la tête, nous le corps.

Quelle image pourrait exprimer parfaitement ce mystère? Car tout le mystère de notre salut s'y cache, tout le mystère du Verbe Incarné, notre Rédempteur et notre Seigneur. Son humanité est l'humanité d'un Dieu, et, à cause de cela, peut nous pénétrer directement de son influence jusqu'au plus profond de notre être, au plus intime de notre volonté : elle a ce privilège unique de nous transformer par le dedans. A son exquise tendresse l'Amour divin nous a confiés, entièrement confiés, et n'agit plus jamais sur nos âmes sans son intermédiaire.

Dès lors, l'essentiel pour notre progrès spirituel est que nous attirions sur nous, intensément, cette bienfaisante influence du Christ.

Nous le faisons par la foi en Lui. Ouvrez l'Évangile et à chaque page vous en trouverez la preuve. Relisez seulement ce court récit :

Une femme, atteinte d'un flux de sang depuis douze ans,

et qui, ayant dépensé tout son avoir en médecins, n'avait pu être guérie par personne, s'étant approchée de Jésus par derrière, toucha la houppe de son vêtement. Et aussitôt son flux de sang s'arrêta. Et Jésus dit : « *Qui m'a touché?* » *Tous s'en défendant, Pierre Lui dit :* « *Maître, la foule t'entoure et te presse, et tu dis : Qui m'a touché?* » *Jésus dit :* « *Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti qu'une vertu était sortie de moi.* » *La femme, se voyant découverte, vint toute tremblante, et, tombant à ses pieds, raconta devant tout le peuple pourquoi elle L'avait touché, et comment elle avait été aussitôt guérie. Il lui dit :* « *Ma fille, ta foi t'a sauvée; va en paix.* » (Luc, VIII, 43-48; Marc, V, 31.)

Quoi de plus clair? Comment cette femme a-t-elle été guérie? Elle a cru; par sa foi elle a touché le Christ et mis en action sa vertu. Ce n'est pas le mouvement de sa main mais celui de son âme qui a établi avec Lui le vrai contact, le contact spirituel, le contact utile. « La foule L'écrasait, la foi seule put Le toucher. Le toucher, c'est croire en Lui. Et maintenant encore Il nous dit : « Je cherche des âmes qui me touchent et non une foule qui m'écrase » (saint Augustin). « Toucher le Sauveur, c'est le salut; toucher le Sauveur, c'est croire en Lui; être touché par Lui, c'est recevoir ses dons » (saint Bède le Vénérable).

Telle est la loi fondamentale de la vie spirituelle.

En tenez-vous suffisamment compte? Avez-vous dans le Sauveur une foi assez vive? — Criez-Lui donc, à la manière du pauvre père qui voulait obtenir la guérison de son fils : « Je crois. Vencz en aide à mon incrédulité. » (Marc, IX, 24.) Puis établissez avec Lui, le plus fortement que vous pourrez, ce nécessaire contact spirituel.

Il vous en offre Lui-même, officiellement, en vos prati-

ques religieuses courantes, maintes occasions favorables :

à la Messe, d'abord. Car, sous le vêtement des Saintes Espèces, Il est Lui-même présent, vraiment, réellement et substantiellement présent, s'immolant sacramentellement pour vous et se donnant en nourriture à votre âme. « Malheureux que nous sommes. Nous touchons tous les jours le corps du Christ, et nous ne guérissons pas. Que manque-t-il donc? Ce n'est pas le Christ, c'est la foi » (saint Pierre Chrysologue);

en vos confessions. Car Il vous y attend, plein de miséricorde, pour vous purifier de tous vos péchés. « Ta foi t'a sauvée, va en paix, » a-t-Il dit à Madeleine;

dans votre participation aussi à la vie liturgique de l'Église, depuis la récitation de l'Office choral ou du Bréviaire jusqu'à l'usage de l'eau bénite. Car toutes les prières de son Épouse vous Le rendent plus secourable.

En dehors même de ces rites officiels, Il demeure toujours prêt à vous communiquer ses grâces. « Je me tiens à la porte et je frappe », a-t-Il dit de Lui-même (Apocalypse, III, 20).

Entrez donc en contact spirituel avec Lui quand vous lisez l'Évangile, écoutant ses paroles comme s'Il vous les disait à présent.

Entrez en contact spirituel avec Lui dans vos oraisons, méditant sa vie, contemplant ses mystères, ou demeurant paisiblement en sa présence.

Entrez en contact spirituel avec Lui cent fois le jour, d'un rapide élan de votre âme, au milieu de vos travaux et de vos distractions, de vos joies et de vos peines.

Chaque fois que vous Le toucherez ainsi, une vertu bienfaisante sortira de Lui et vous pénétrera. Ainsi observerez-vous la loi fondamentale de la vie spirituelle.

« Mais ne dois-je pas travailler moi-même à mon progrès moral? »

Oui, mais en dépendance de Jésus-Christ, car « vous ne sauriez avoir un seul brin de vertu que par sa grâce » (saint François de Sales). Il vous faut donc accepter cette dépendance. Bien fou serait le malade qui, sachant la nécessité pour sa santé d'une cure de soleil, refuserait de la faire afin de guérir tout seul!

« En cette *cure de soleil* comment s'exerceront mes vertus? »

Vous ne vous mettrez et ne vous tiendrez en ce contact avec Jésus-Christ que par le mouvement de votre foi et par l'activité, de votre espérance, de votre charité, de votre religion, de votre humilité. Puis l'influence même du Sauveur suscitera en vous et exigera de vous une vie spirituelle très intense, où votre prudence surnaturelle et toutes vos vertus trouveront à s'exercer parfaitement, et dans laquelle entreront aisément en jeu, avec ces vertus, vos dons du Saint-Esprit, favorisés en leur action par votre attitude foncière d'abandon et de docilité.

« N'est-ce point tout de même reculer devant l'effort? »

L'effort vaut s'il est sage. Donneriez-vous raison au marin qui voudrait arriver vite au port, et refuserait en même temps de hisser la voile au vent favorable pour n'avancer qu'à force de rames?

Ne vous y trompez pas d'ailleurs. En cette soumission à l'action du Christ, vous aurez encore à faire effort, et grand effort :

effort pour croire à l'invisible et mystérieuse influence du Sauveur, même si elle vous laisse dans la sécheresse et sans aucune consolation;

effort pour Lui ouvrir loyalement votre âme tout entière (car il le faut), alors que vous pressentirez qu'ici ou là sa lumière y fera apparaître beaucoup de poussière; alors que vous serez peut-être tenté de garder en elle, pour vous, pour le monde, pour le péché, un petit coin fermé;

effort pour vous abandonner totalement à la conduite du Seigneur, sans connaître d'avance la route que son Amour vous fera suivre;

effort pour demeurer attentif à ses moindres suggestions et docile à toutes ses exigences.

« Peut-être, sans me l'avouer, est-ce de ces exigences que j'ai peur? » — Vous auriez tort, car son joug est doux et son fardeau léger. — « Mais je suis si misérable! Comment oser toucher le Saint de Dieu? » — Son contact seul peut vous guérir de vos misères, et Il a laissé Madeleine Lui baiser les pieds. Pourquoi Lui refusez-vous la joie de vous faire du bien?

Le Saulchoir.

fr. J. Périnelle, O. P.

La « Petite Voie » de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus

(*suite* et *fin*)

III. — La « ruse d'amour »

Tout, dans l'œuvre de sainte Thérèse de Lisieux, porte la marque d'un génie particulier; mais c'est peut-être dans ce que nous nommerons la seconde étape de la « petite voie » que cette originalité se manifeste davantage.

Nous venons de voir que, pour notre Sainte, le chemin de la perfection consiste d'abord à chercher « les bras de Jésus », c'est-à-dire à tendre par amour vers l'union à Dieu. Mais Thérèse ne s'en est pas tenue là et sa doctrine comporte une seconde partie.

Celui qui s'en étonnerait ne serait pas si sot. Qu'avons-nous, en effet, de meilleur que l'amour pour nous unir à Dieu? La tendance de charité fait vivre le chrétien dans un perpétuel « Sursum corda ». Elle est la condition nécessairement prérequise à l'union. Elle la motive même, car on n'a pas trouvé de plus puissant talisman pour se faire aimer que d'aimer soi-même, et le désir de Dieu séduit Dieu. Elle fait encore plus que de motiver

l'union, elle la réalise en quelque manière, et, ici-bas du moins, c'est elle, en un sens, qui la réalise le plus réellement. Au ciel seulement, la connaissance reprendra l'avantage qu'elle tient de sa nature, — encore sera-ce toujours sous la poussée de l'amour. Sur terre, d'une certaine façon, c'est la tendance qui réalise et c'est le désir qui possède. Les théologiens le savent qui s'accordent à faire consister la sainteté, c'est-à-dire l'union à Dieu, dans la charité. « Tu ne me *chercherais* pas si tu ne m'avais déjà trouvé. » Et Thérèse de Lisieux faisait écho à Pascal quand elle écrivait à sa sœur Céline, en lui rappelant les entretiens des Buissonnets : « Le doute n'eût pas été possible : déjà la foi et l'espérance quittaient nos âmes : *l'amour nous faisant trouver sur la terre Celui que nous cherchions* (1) ».

Pourquoi donc ne pas s'en tenir à l'étape de l'amour? Ne suffit-elle pas à atteindre les bras de Dieu?

Elle y suffirait si l'union à Dieu qui fait la perfection chrétienne et que poursuit l'amour n'était qu'une union affective. Or, elle est plus que cela (2) : elle est une union

(1) *Histoire d'une Ame*, ch. v.

(2) L'amour est bien, par lui-même, une certaine union ; il en est, pour parler scolastique, la cause formelle; mais ce n'est qu'une union affective, dans laquelle on ne trouvera jamais que dynamisme et qui reste de l'ordre du désir. Cette complaisance ou cette proportion active qui existe entre l'aimant et l'aimé est bien une union, et même une union réelle (ses effets le prouveraient assez...), mais ce n'est que dans l'ordre du vouloir, c'est-à-dire dans l'ordre de la tendance ou de la poussée. Si l'on dépasse ce niveau et si l'on s'inquiète d'une union qui serait une compénétration, qui consisterait dans la présence immédiate et la mutuelle possession des deux êtres qui s'aiment, il ne faut plus compter sur l'amour, même le plus fort, pour en donner la raison formelle et la constituer lui-même. « C'est d'un autre ordre... » Cela revient, de droit, à la connaissance (surtout intellectuelle), qui est, au bout du compte, le seul moyen de préhension.

Ce serait trop dire, cependant, que l'amour ne joue aucun rôle à l'égard de cette autre union, *plus réelle*. Ce n'est que la causalité

de possession. A l'égard de cette union, plus réelle, l'amour se comporte à la manière d'une tendance et oriente les forces de l'âme vers sa conquête. L'amour est un moteur, un foyer d'énergie, une poussée, et rien d'autre. Il établit la liaison affective qui unit celui qui tend à l'objet visé par son effort. Quant au rapprochement réel, il le conditionne et il l'appelle, mais, par lui-même, il ne le fait pas. De sorte que son rôle exact est celui d'un *animateur*. L'amour est l'âme de notre âme. Mettre tout en œuvre pour unir le sujet aux objets élus, utiliser dans ce but toutes les ressources extérieures et immanentes, pousser à l'action les facultés de saisie, voilà sa mission.

A ce point de vue, sa transposition dans l'ordre surnaturel n'y change rien, et la charité obéit aux lois éternelles de tout amour. Tendance à l'union divine, elle s'emploiera donc à la réaliser par tous les moyens qui le permettent. Éclairée par la foi, elle utilisera tous les organes de préhension surnaturelle dont dispose l'âme du

formelle qui lui est ici refusée. Sans parler de l'influence de l'objet qui s'exerce à travers lui (causalité finale) et sans laquelle il ne pourrait y avoir la moindre union d'aucune espèce, l'amour est la cause *efficiente* de l'union de pénétration dont nous parlons, et cela, justement parce qu'il est tout entier, lui-même, un effort vers l'union la plus intime qui se puisse réaliser. C'est parce qu'elle était pressée par l'amour — « caritas Christi urget nos... » — c'est parce qu'elle était soulevée par cette poussée affective, que Sœur Thérèse, après avoir lu la phrase de Mme Swetchine : « Dans l'union on est encore deux, dans l'unité on n'est plus qu'un », s'écriait : « Oh ! oui, ne soyons qu'un avec Dieu, même dès ce monde... » (lettre à Céline, 1889). Sans doute, cette unité n'ira jamais jusqu'à la fusion absolue qui ne serait qu'un suicide mutuel; retenons cependant que, de par sa nature, l'amour tend à l'union la plus étroite qui puisse rapprocher deux êtres et que, si cette union se réalise, c'est, effectivement, *à cause* de lui.

Peut-être est-il plus facile, après ce trop bref résumé de la philosophie thomiste de l'amour, d'évaluer la puissance de la charité et ses limites. Peut-être aussi voyons-nous mieux pourquoi le « petit docteur » ne s'en est pas tenu à l'étape de l'amour.

baptisé. Il faut seulement remarquer que lorsqu'il s'agit d'union à Dieu, c'est de se « laisser prendre » par Dieu qui importe, beaucoup plus que d'essayer de « prendre » Dieu, et la fin de toute méthode de perfection, ce doit être principalement de livrer l'âme à l'action divine.

Quels sont les moyens dont dispose notre charité pour nous unir ainsi à Dieu et nous soumettre à son influence? Ce sont toutes les vertus surnaturelles infuses, théologales et morales, et ce sont les dons du Saint-Esprit.

Si importante que l'on fasse, dans une doctrine spirituelle, la part de l'amour, si même, comme sainte Thérèse de Lisieux, on insiste sur « ce qu'il y a de plus parfait dans l'amour : son acte (1) », l'œuvre n'est donc pas achevée pour autant, car il reste encore à déterminer la façon dont l'amour se servira des vertus et favorisera l'exercice des dons, et bien loin que tout soit fini, en réalité tout commence.

C'est ainsi que Sœur Thérèse fut conduite, comme tous les fondateurs d'Écoles spirituelles, à se demander quels moyens elle allait mettre au service de l'amour : « Mon désir a toujours été de devenir sainte... Mais je veux chercher le moyen d'aller au Ciel par une petite voie bien droite, bien courte, une petite voie toute nouvelle (2). » Cette citation permet en même temps de voir ce qui distingue notre « petit docteur » et ce qui achève de mériter à sa « petite voie » une place à part dans l'ensemble des doctrines de sainteté : délibérément, elle a entrepris son choix dans un « esprit de finesse ». Écartant d'emblée les « grands moyens », elle s'est adaptée à sa nature de femme et d'enfant, c'est-à-dire qu'à la force elle a préféré la souplesse et, comme elle l'a avoué elle-même, la « ruse (3) ».

(1) R. P. Lajeunie, *op. cit.*, p. 114.
(2) *Histoire d'une Ame*, ch. IX.
(3) « Conseils et Souvenirs. »

De ce point de vue, sa méthode est très exactement une méthode de *petite fille*. Méthode de faiblesse, par conséquent; mais non pas méthode faible. Le psychologue le moins averti s'en serait douté. La suite de cette étude, nous l'espérons, le prouvera.

Nous verrons d'abord ce qu'est « la ruse d'amour » qui constitue la seconde étape de la « petite voie ». Nous en examinerons ensuite quelques applications. La découverte de la raison profonde de son efficacité nous en donnera le dernier mot.

Voici un petit enfant qui désire se faire porter et caresser dans les bras de sa mère. Deux méthodes, si l'on peut dire, s'offrent à lui. Il y a d'abord la manière forte : colère, cris, trépignements..., quelques minutes de cet exercice suffisent à ameuter la maison et même le quartier. Cela réussit quelquefois. Il faut même reconnaître que cela réussit assez souvent. Mais ce n'est qu'en raison de la pusillanimité de certaines mamans qui sacrifieraient n'importe quoi, semble-t-il, et même la formation morale de l'enfant, à leur tranquillité. Et il reste malgré tout que, neuf fois sur dix, le système aboutit pour son auteur à des résultats déplorables. L'autre méthode est plus heureuse, et à moins de frais. La voici : au lieu de jouer les grandes personnes, rester petit, et même se faire petit, le plus petit possible, « mignon », comme ils disent; puis, simplement, montrer cette petitesse. Et cela, c'est infaillible. Il suffit que, dans son berceau, l'enfant ouvre les bras, ce geste qui témoigne à la fois de son amour, de son désir et de son indigence, pour que la maman accoure, se penche et emporte son trésor dans ses bras. C'est aussi le meilleur moyen de se faire pardonner les plus vilaines fautes, et même de les faire servir à se faire aimer plus. Il paraît que Thérèse, toute petite fille, pratiquait cet art avec la plus charmante virtuosité. Un jour, elle déchira

par mégarde un coin de tapisserie : « Elle se tenait là, écrit sa mère, comme une criminelle qui attend sa condamnation; mais elle a dans sa petite idée qu'on va lui pardonner plus facilement si elle s'accuse... (1) » Une autre fois, elle essaya de la première méthode et fit un beau caprice, sans réussir à rien d'autre qu'à éloigner d'elle sa maman après s'être fait sévèrement gronder; mais on la vit bientôt accourir en larmes : « Maman, maman, s'écria-t-elle, en se jetant aux genoux de Mme Martin, j'ai été méchante, pardonne-moi! » — « Le pardon, ajoute le récit maternel, fut vite accordé. *Je pris mon chérubin dans mes bras*, le pressant sur mon cœur et le couvrant de baisers (2). »

Sans doute, Thérèse s'est-elle souvenue de ces menus faits et de bien d'autres lorsqu'elle conçut la « ruse d'amour », car cette ruse consiste précisément à copier le procédé enfantin que nous venons de décrire : « Je veux être ici-bas votre image fidèle... » Dans la seconde étape de la « petite voie », plus encore peut-être que dans la première, on retrouve son inspiration initiale.

Laissons la Sainte nous expliquer elle-même en quoi consiste cette ruse enfantine. Elle l'énonce brièvement à la fin du passage capital que nous avons déjà cité : « L'ascenseur qui doit m'élever jusqu'à vous, ce sont vos bras, ô Jésus! *Pour cela* (entendez : pour que cet ascenseur divin vienne me chercher, pour que, d'abord, il « descende », comme elle dira ailleurs (3)..., je n'ai pas besoin de grandir, *il faut au contraire que je reste petite, que je le devienne de plus en plus* (4) ». C'est l'idée essentielle, dans toute sa simplicité. Thérèse la reprendra

(1) *Histoire d'une Ame*, ch. I.
(2) *Histoire d'une Ame*, ch. I.
(3) *Histoire d'une Ame*, ch. IX.
(4) *Histoire d'une Ame*, ch. IX.

souvent sous les formes les plus diverses en lui donnant aussi plus d'ampleur. Voici ce qu'elle écrivait à une novice : « Vous me faites penser au tout petit enfant qui commence à se tenir debout, mais ne sait pas encore marcher. Voulant absolument atteindre le haut d'un escalier pour retrouver sa maman, il lève son petit pied afin de monter la première marche. Peine inutile! il retombe toujours sans pouvoir avancer. Eh! bien, soyez ce petit enfant. Par la pratique de toutes les vertus, levez toujours votre petit pied pour gravir l'escalier de la sainteté, et ne vous imaginez pas que vous pourrez monter même la première marche! Non, mais le bon Dieu ne demande de vous que la bonne volonté. Du haut de cet escalier il vous regarde avec amour; un jour, *vaincu par vos efforts inutiles, il descendra lui-même et, vous prenant dans ses bras,* vous emportera pour toujours dans son royaume où vous ne le quitterez plus (1). » La « bonne volonté » que Dieu exige, c'est la tendance d'amour que nous avons d'abord étudiée, c'est la « quête de Dieu ». La « ruse d'amour », elle, consiste dans l'art de montrer à Dieu « l'inutilité de nos efforts, notre faiblesse, notre petitesse et, par là, de le faire « descendre ». Selon une autre expression de Thérèse, elle consiste à « prendre Dieu par le cœur (2) ».

La Sainte fut de bonne heure en possession de sa doctrine. Dès 1889 — elle avait seize ans —, elle écrit à Céline : « Plus tu seras pauvre, plus Jésus t'aimera (3). » Quatre ans plus tard, elle ne fait que répéter : « Pour être à Jésus, il faut être petit... (4) » Cependant, avec les années, sa conviction grandit, et il lui arrive de l'exprimer avec une insistance émouvante. « O ma sœur chérie, dit-elle à

(1) « Conseils et Souvenirs. »
(2) Lettre à sa sœur Léonie, 12 juillet 1896.
(3) Lettre à Céline, 12 mars 1889.
(4) Lettre à Céline, 25 avril 1893.

Sœur Marie du Sacré-Cœur, je vous en prie, comprenez-moi, comprenez que, pour aimer Jésus,... plus on est faible et misérable, plus on est propre aux opérations de cet amour consumant et transformant. Le seul désir d'être victime suffit, mais il faut consentir à rester toujours pauvre et sans force... Ah! restons bien loin de ce qui brille, aimons notre petitesse, aimons à ne rien sentir; et *Jésus viendra nous chercher*, si loin que nous soyons, il nous transformera en flamme d'amour (1). »

Nous ne pouvons citer tous les textes du même genre. Ils ont été rassemblés au ch. III, de « l'Esprit de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus ». Nous y renvoyons le lecteur.

Ainsi, pour se faire emporter dans les bras de Jésus, pour satisfaire à la tendance de la charité et, du même coup, grandir en perfection — car la métaphore : être dans les bras de Jésus, ne peut signifier autre chose, évidemment, qu'être soumis à l'influence de la grâce du Christ, être uni au Christ source de la vie surnaturelle comme le petit enfant blotti entre les bras de sa mère est uni à la source de son progrès naturel —, pour cela, et à condition d'être placé par l'amour dans l'attitude de désir que nous avons étudiée en premier lieu, il suffit au chrétien, d'après Sœur Thérèse, d'avoir conscience de sa faiblesse et de la montrer au Sauveur des hommes. Et celui-ci « descend », il emporte cette âme, et il l'étreint contre son cœur.

Logique, Thérèse de Lisieux conclut de sa trouvaille que la petitesse n'est en somme ni un mal, ni un moindre mal, mais une occasion de bien, une source de progrès, et, par là, quelque chose d'éminemment *enviable*. Dans la « petite voie » il ne suffira donc pas de se résigner à être petit, il faudra aimer sa petitesse et redouter

(1) Lettre à Sœur Marie du Sacré-Cœur, 17 sept. 1896.

de grandir, et désirer d'être de plus en plus petit, afin que Dieu, de plus en plus, se penche sur nous : « Il faut que je reste petite, que je le devienne de plus en plus... » — « Même chez les pauvres, tant que l'enfant est tout petit, on lui donne ce qui lui est nécessaire; mais quand il a grandi, son père ne veut plus le nourrir et lui dit : « Travaille, maintenant! tu peux te suffire à toi-même. » Eh! bien, c'est pour ne pas entendre cela que je n'ai jamais voulu grandir, me sentant incapable de gagner ma vie, la vie éternelle ! (1) » Les affirmations de ce genre sont très nombreuses dans l'œuvre de la Sainte. Présentées le plus souvent sous une forme paradoxale, elles ont quelquefois étonné, mais on sait maintenant à quoi s'en tenir lorsque Thérèse déclare qu'elle « n'a pas besoin de grandir (2) », ou lorsqu'elle conseille à l'une de ses novices : « Surtout, soyons petites... (3) » Ce n'est pas en vertu qu'elle se refuse à grandir, et si elle est en quête d'abaissement, ce n'est que parce qu'elle est d'abord en quête de grandeur, étant, par amour, en quête de Dieu. En réalité, ses ambitions sont à ce point magnanimes et véhémentes qu'elles lui causent « le plus grand des martyres (4) ». Elle aime et recherche la petitesse qui attire Dieu, et nulle autre.

Quant à savoir ce que représente en pratique et pour chacun cette enviable petitesse, on ne peut y prétendre exactement et absolument, car l'humiliation qui, en diminuant une âme, l'élève, peut fort bien n'en diminuer une autre qu'en la déprimant et en l'anémiant. Il faut apprécier dans chaque cas ce qu'il plaît à Dieu de voir rapetissé et humilié, et la part du relatif est ici très large.

(1) « Conseils et souvenirs. »
(2) *Loc. cit.*, ch. XI.
(3) « Conseils et souvenirs. »
(4) *Histoire d'une Ame*, ch. XI.

Il importe que les disciples de Sœur Thérèse en soient avertis pour ne pas se livrer sans discernement à toutes les humiliations et toutes les destructions, pour ne pas se croire obligés, non plus, de reproduire, telle quelle, la petitesse de leur modèle. Peut-être cependant peut-on dire, d'une manière générale, que la petitesse qui sert à la « ruse d'amour » consiste à prendre conscience de l'indigence radicale de toute créature quand il s'agit de progresser en vitalité surnaturelle. Telle paraît bien être la pensée de la Sainte. « Vous cherchez toujours à ressembler aux petits enfants, lui disait-on, mais dites-nous donc ce qu'il faut faire pour posséder l'esprit d'enfance. Qu'est-ce donc que rester petit ? — *Rester petit*, répondit-elle, *c'est reconnaître son néant, attendre tout du bon Dieu*, ne pas trop s'affliger de ses fautes ; enfin, ce n'est point gagner de fortune, ne s'inquiéter de rien... (1) » Comme elle le déclarait encore dans une parole que nous citions tout à l'heure, c'est « se sentir incapable de gagner sa vie, la vie éternelle », et c'est, en somme, pratiquer la plus surnaturelle, la plus exclusive espérance.

Thérèse de Lisieux acceptera donc tout ce qui la fera plus « petite » au sens que nous venons de préciser, c'est-à-dire tout ce qui sera de nature à rendre plus aigu le sentiment qu'elle a de sa pauvreté. Elle l'acceptera volontiers, et elle ne craint pas de parler de la « véritable *joie* qu'elle éprouve dans son cœur, en se voyant aux yeux de Dieu un pauvre petit néant, rien de plus(2) » !

La *souffrance*, par exemple.

Car elle humilie puissamment et elle appelle au secours.

La « petite Thérèse » a admirablement compris le

(1) « Conseils et souvenirs. »
(2) *Histoire d'une Ame*, ch. IX.

« libenter gloriabor... » de saint Paul. Elle a aimé le « martyre du corps », ses maladies, son agonie — « Je ne voudrais pas moins souffrir... » —, elle a aimé le « martyre du cœur », les paroles blessantes, les procédés injustes; elle a aimé le mépris, elle a aimé plus que le mépris, et, ce qui est le comble de l'humiliation : l'oubli. Elle eut pour celui-ci une prédilection marquée, et cependant elle éprouvait profondément le besoin d'être entourée et soutenue; mais l'oubli et la solitude qu'il créait autour d'elle l'obligeaient à prendre conscience de son « néant » et la mettaient par là en état d'attirer Dieu.

Sous cette forme encore, notons-le soigneusement, la « petite voie » est une « voie d'enfance ». Car les enfants n'ont pas toujours en horreur la souffrance, il s'en faut bien. N'a-t-on pas remarqué comme ils sont heureux, parfois, d'être malades? Et la raison en est simple : c'est qu'il n'y a pas de moments où ils soient plus choyés. A moins qu'il ne soit orphelin, un petit enfant malade, c'est un petit enfant qui a sans cesse sa maman à côté de lui. Que souhaiterait-il de meilleur?... Si l'on n'y prenait pas garde, il est vrai, cette tendresse aurait vite fait de tourner en paresse : il y a des maux de tête subits, il y a d'interminables convalescences que connaissent bien les mamans et dont elles se méfient... La petite Thérèse n'ignorait pas le stratagème (1) bien qu'elle ne l'ait point employé elle-même, et elle ne cessera de se prémunir et de prémunir les autres contre une déviation semblable de la « ruse d'amour ». Elle enseignera toujours que si l'on doit aimer la souffrance, il ne faut pas aller au-devant, et que, lorsqu'elle est là, loin de la manifester à l'excès, il faut la cacher le plus possible, « donner avec un visage joyeux (2) ».

(1) Cf. *Histoire d'une Ame*, ch. IV.

(2) II Cor., IX, 7. — Cf. « Conseils et souvenirs ». — « Esprit », p. 46-47.

Peut-être n'est-ce là, d'ailleurs, qu'un raffinement de l'esprit d'enfance, un raffinement de finesse, et Thérèse ne fait-elle qu'imiter dans ce qu'ils ont de plus attirant ses petits modèles. Est-ce que les mamans ne se penchent pas plus volontiers vers leurs enfants quand ils souffrent en retenant leurs larmes? Ce souci de ne pas ajouter à la peine maternelle n'est-il pas souverain sur leur cœur? Et y a-t-il pour elles quelque chose de plus bouleversant que de voir — cela arrive... — leurs chers petits mourir en s'efforçant de sourire encore?...

Thérèse est morte ainsi. C'est pourquoi elle est morte dans les bras de Jésus.

Notre Sainte a donc aimé la souffrance et le sacrifice sous toutes ses formes, parce qu'elle en devenait plus petite, donc plus apte à « prendre Dieu par le cœur ».

Pour la même raison, elle a aimé jusqu'à *ses fautes*.

Non point en elles-mêmes, assurément. Mais dans l'une de leurs conséquences, qui est l'humiliation. Envisagé sous cet angle, le péché, lui aussi, fait « descendre » Dieu, comme les peccadilles des enfants, à condition d'être utilisées en esprit de finesse, sont cause, indirectement, qu'on les aime davantage : rien de touchant comme la contrition d'un tout-petit.

Parmi les nombreux textes qui exposent cette autre application de la « ruse d'amour », retenons d'abord ce passage bien connu d'une lettre à Céline : « Nous ne voudrions jamais tomber? Et que m'importe à moi de tomber à chaque instant! Je sens par là ma *faiblesse* et j'y trouve un grand profit. Mon Dieu, vous voyez ce que je puis faire si vous ne me portez dans vos bras..., et si vous me laissez seule, eh! bien, c'est qu'il vous plaît de me voir par terre. Alors je ne vais pas m'inquiéter, mais

toujours je tendrai vers vous des mains suppliantes... (1) »

On se rappelle comment il lui arriva un jour de manifester quelque impatience, alors qu'on lui demandait un service au-dessus de ses forces, et ce qu'elle écrivit à Mère Agnès de Jésus qui avait assisté à la scène : « Aujourd'hui, je vous ai montré ma vertu, mes trésors de patience! Et moi qui prêche si bien les autres! *Je suis contente* que vous ayez vu mon imperfection. *Je me suis trouvée si méchante!* Mais je *suis bien plus heureuse d'avoir été imparfaite* que si, soutenue par la grâce, j'avais été un modèle de patience; cela me fait tant de bien de voir que Jésus est toujours aussi doux, aussi tendre pour moi!... (2). » Il faut relire tous les textes pareils à celui-ci et, parfois, plus audacieux encore. Nous ne croyons pas qu'aucun saint ait jamais été plus loin dans la « science de se glorifier de ses infirmités ». Elle ne reculait devant aucune conséquence du principe : « Quand on accepte humblement l'humiliation d'avoir été imparfaite, le bon Dieu revient tout de suite (3). » Nous pouvons la croire lorsqu'elle affirme qu'elle n'aurait pas été moins confiante si elle avait connu le péché mortel; sans doute, cela n'aurait servi qu'à la faire monter plus haut dans l'union à Dieu : « O Jésus, que ne puis-je dire à toutes les petites âmes ta condescendance ineffable! Je sens que si, par impossible, tu en trouvais une plus faible que la mienne, tu te plairais à la combler de faveurs plus grandes encore, pourvu qu'elle s'abandonnât avec une entière confiance à ta miséricorde infinie! (4) »

Le trait suivant montre la spontanéité invraisemblable

(1) Lettre à Céline, le 12 mars 1889.
(2) 28 mai 1897.
(3) 2 septembre. Cf. « Esprit », ch. II, § 5; « Humilité », p. 135.
(4) *Histoire d'une Ame*, ch. XI.

avec laquelle la Sainte appliquait au péché sa « ruse d'amour ». Le R. P. Petitot le rapporte ainsi (1) : « Sœur Thérèse était exténuée par la fièvre. Une Sœur converse lui apporta du jus de viande. La malade s'excusa. La Sœur insista. La Sainte exposa qu'il lui était impossible de boire, qu'elle n'éviterait pas le vomissement, elle demanda humblement pardon à la Sœur converse, la remerciant de ses bons offices. Celle-ci se retira mécontente et dit à une autre Sœur : « Sœur Thérèse de l'En« fant-Jésus non seulement n'est pas une sainte, mais elle « n'est pas même une bonne religieuse. » Sœur Thérèse comprit ces paroles et en fut toute joyeuse : « Entendre « dire sur mon lit de mort que je ne suis pas une bonne « religieuse, quelle joie! rien ne pouvait me faire plus de « plaisir. » Et il était vrai que Sœur Thérèse en était « saintement joyeuse ». Tout porte à croire qu'elle prit au sérieux la réflexion de la bonne Sœur converse — « si, par impossible, tu trouvais une petite âme plus faible que la « mienne... » — et l'humiliation ne dut pas être seulement extérieure... Rien ne pouvait lui causer plus d'horreur cependant que la possibilité d'avoir manqué sa vie au point de n'être même pas une bonne religieuse. Aucun péché ne pouvait l'humilier davantage. Que malgré une telle abjection intérieure, bien mieux, à cause d'elle, une religieuse si pure, si transformée en Dieu, si héroïquement fidèle à ses vœux et à sa règle, fidèle, on peut bien le dire, au point d'en être morte, ait prononcé spontanément ces deux mots : « *Quelle joie!* » — cela est très grand.

Ne perdons pas de vue toutefois que la « petite voie » n'atteint à de pareilles grandeurs qu'à force de petitesse. Elle est une « ruse », et elle laisse aux « grandes âmes »

(1) R. P. Petitot, *op. cit.*, p. 212-213.

le soin d'emporter la perfection de haute lutte — ce qui ne veut pas dire qu'elle ignore la lutte ni cette « violence » dont parle l'Évangile : elle en fait seulement un autre usage. — Elle vise le sommet de la « montagne de l'Amour », mais, pour y parvenir, elle descend au creux des vallées. Elle cherche Dieu, mais elle ne le veut prendre que « par le cœur ». C'est une science raffinée, « la science de se glorifier de ses infirmités (1) » ; c'est un art délicat, l'art de donner une valeur presque infinie à ce qui, dans l'estime commune, est le plus odieux et le plus abject, puisque cela va jusqu'à utiliser, au profit de la sainteté, la souffrance et le péché, c'est une alchimie précieuse et simple à la fois, une alchimie d'amour qui fait mieux que de transformer le plomb en un or pur, qui, de tout ce qui nous humilie, arrive à faire, ô miracle ! cela même qui nous élève !

Ce n'est pas tout à fait un miracle, cependant, et il n'est pas impossible de découvrir le secret qui explique l'efficacité de la « ruse d'amour ».

La force attractive exercée par la petitesse est normale.

Les petits enfants, lorsqu'ils cherchent à se faire aimer davantage en se rendant plus petits, obéissent d'instinct à des lois simples et profondes, d'autant plus simples qu'elles sont plus profondes. Celle-ci, d'abord, que l'être puissant est incliné par nature à communiquer de sa puissance — la force n'est dangereuse et mauvaise que « par accident ». — Pour que cet écoulement de force se réalise en effet, il suffit qu'il trouve une réceptivité, et plus celle-ci sera accueillante, plus il abondera. Or, les petits enfants sont, par eux-mêmes, des réceptivités, des besoins, des « manques », et il suffirait de cela déjà pour

(1) Cf. lettre à sa cousine Marie Guérin, 1894.

que leurs parents se penchent vers eux. Mais il y a plus : il y a précisément l'*instinct paternel* ou maternel, qui double la propension à se donner en la concentrant sur un objet précis et particulièrement cher. Admirable disposition de la nature qui met de la faiblesse au sein de la force même, afin qu'à la force participe la faiblesse! Deux conditions seulement sont requises. Il est vrai qu'elles le sont absolument. C'est que la faiblesse soit orientée vers la source de la force par une relation d'amour (union affective), et c'est que la faiblesse consente à rester elle-même, ou, ce qui est mieux, à le devenir de plus en plus. Il faut que l'enfant aime ses parents et cherche leurs bras, et il faut qu'il reste petit. L'orgueil lui serait à peu près mortel. Car, d'ordinaire, on laisse la suffisance se suffire, et c'est son châtiment.

Tout cela se retrouve, agrandi et embelli, dans les rapports de l'homme avec Dieu, et c'est en cela qu'il faut chercher le dernier mot de la « ruse d'amour ». Comme l'a dit Thérèse de Lisieux : « Voilà bien le caractère de Notre-Seigneur : *il donne en Dieu, mais il veut l'humilité du cœur* (1). » Dieu est souverainement, en effet, l'être puissant et bon qui ne demande qu'à répandre ses richesses et à se pencher sur toutes les pauvretés. Il ne se contente même pas, si l'on ose dire, de donner en Dieu : lui aussi, lui surtout, il donne en *Père*. Il y a en lui un instinct paternel qui le porte invinciblement à se pencher sur les enfants qu'il a non seulement créés, mais régénérés par Jésus-Christ. De la part des fils de Dieu, une seule chose est requise, avec la tendance d'amour (la charité), c'est d'avoir conscience de leur dépendance native à l'égard de leur Père, et, comme l'enseigne la petite Thérèse, « d'attendre tout de lui »; c'est, enfin, de

(1) Lettre à Céline, 20 oct. 1893.

rester petits et même de le devenir de plus en plus. « Dieu résiste aux superbes; aux petits, il donne sa grâce. » A combien plus forte raison, Dieu notre Père!

Un jour, une novice entra à l'improviste dans la cellule de Sœur Thérèse. « Celle-ci cousait avec activité, et cependant semblait perdue dans une contemplation profonde. » Un peu interdite devant l'expression toute céleste de son visage, « la jeune Sœur lui demanda : « A quoi pensez-vous? — Je médite le *Pater*, répondit-elle. « C'est si doux d'appeler le bon Dieu *notre Père*... »

« Et, ajoute le récit, des larmes brillaient dans ses yeux... (1) »

***

Conclusion

Il semble donc que l'on peut distinguer dans la « petite voie » deux étapes principales, auxquelles se rattacheraient ses autres particularités.

Amour. Humilité.

La « petite voie » tient toute en ces deux mots, à condition de les entendre l'un et l'autre en esprit d'enfance.

Imiter, en les transposant dans l'ordre surnaturel, les manières du petit enfant qui cherche à vivre davantage, tel est, en effet, le propos initial de sainte Thérèse de Lisieux. Dieu le lui montra dans certains textes de la Bible. Nous pensons qu'il l'y prépara aussi en la faisant naître câline et en permettant que la privation prématurée des caresses maternelles aiguisât en elle et nourrît ses désirs affectueux. Ainsi orientée, la « petite voie » s'inaugure et se soutient par l'amour, car la tendance foncière du tout-petit et la condition permanente de son dévelop-

(1) *Histoire d'une Ame*, ch. XII.

pement, c'est l'instinct d'amour qui le porte à chercher continuellement les bras de sa mère. L'âme qui cherche à progresser en vie surnaturelle se mettra donc ardemment en quête de Dieu. Ardemment, mais aussi à la manière des enfants, c'est-à-dire avec défiance de ses propres forces, confiance, abandon, et le souci de prouver son amour au moyen de menus sacrifices généreusement et fréquemment acceptés. Pour parvenir à ses fins, cette tendance de charité se servira surtout de l'humilité, car c'est le grand moyen dont dispose l'amour des petits enfants : ce qu'ils ne pourraient obtenir par force, ils l'obtiennent infailliblement par ruse, en montrant comme ils sont faibles. L'âme en quête de Dieu utilisera une ruse analogue, une « ruse d'amour », c'est-à-dire inspirée par l'amour et à son service, qui, à force de faiblesse, obligera Dieu en quelque sorte à s'incliner vers son enfant et à l'emporter toujours plus haut vers l'union définitive.

Telle nous paraît être la « structure » de la « petite voie », méthode de sainteté.

Très simple et très riche, cette « petite voie » a une portée presque illimitée, et l'on comprend qu'elle n'ait pas moins séduit les élites que les foules. Dans ce qu'elle a de spéculatif, elle implique les vérités les plus substantielles du dogme et de la théologie, et on ne peut essayer de la pénétrer sans rencontrer les problèmes métaphysiques et religieux les plus graves. Doctrine pratique, elle dirige l'action avec le maximum de sécurité puisqu'elle s'appuie sur la faiblesse de l'homme et la force de Dieu.

Enfin, doctrine aimable comme l'enfance qui l'inspira, elle rayonne en souriant.

. . . . . .

« En ce temps-là, les disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : Qui, pensez-vous, est le plus grand dans le

royaume des Cieux? — Jésus, appelant un petit enfant, le plaça au milieu d'eux et, après l'avoir embrassé, il leur dit : « En vérité, en vérité, si vous ne vous convertissez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Quiconque se fera petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. » (Mc, IX, 35; Mt., XVIII, 3-4.)

Lille.

Fr. F. FLORAND, O. P.

VIE SPIRITUELLE ET ACTION CATHOLIQUE

Gaston de Renty et Henry Buch

On connaît le vœu du Congrès Eucharistique International de Namur en 1902 : voir l'Église reprendre officiellement les procès de béatification du vénérable baron Gaston de Renty, conseiller d'État sous Louis XIII, et de son collaborateur le vénérable ouvrier cordonnier Henry Buch. — Les auteurs du vœu, M. le député Prüm et Mgr Heylen, exprimaient l'espoir de voir « ces deux grands bienfaiteurs des ouvriers proposés non seulement comme *modèles*, mais aussi comme *patrons* à toutes les œuvres et associations ouvrières ».

Leur apostolat charitable et social demeure, en effet, après trois siècles, inégalé et peut-être inégalable, comme demeure inégalée cette formidable organisation de l'action catholique et sociale dont Renty fut le législateur et le chef : *la Compagnie du Saint-Sacrement* (1).

Mais ce serait amoindrir les leçons de ces deux précurseurs que de voir seulement, en eux, les « modèles et les patrons des œuvres et associations ouvrières » ; c'est à tous les militants de l'action catholique qu'il faut les donner en exemple.

Si ces deux laïcs, le grand seigneur et le cordonnier,

(1) Voir mon volume, *Deux grands méconnus : Gaston de Renty et Henry Buch*, in-8° de 482 p. Édit. Spes. 25 fr., franco : 27 fr. 50.

accomplirent, en une union étroite, une œuvre immense, œuvre que les siècles, l'absolutisme révolutionnaire, après l'absolutisme royal, n'ont pu ruiner tout entière, dont l'avenir révélera, peut-être, les germes vivants, c'est qu'ils furent des *saints*.

Or l'Action Catholique a besoin de *saints*. C'est seulement, disait Pie X dans l'encyclique *Il fermo proposito*, « quand nous aurons formé Jésus-Christ en nous que nous pourrons le rendre à la société. Tous ceux qui se consacrent à promouvoir l'action catholique doivent être des catholiques à toute épreuve, des hommes de mâles vertus et d'une vie tellement sans tache qu'ils servent à tous d'exemple efficace ».

Les éloquents appels de Pie XI à l'action catholique et sociale ne parlent pas autrement.

« Cherchez, avant tout, le royaume du bon Dieu, et le reste viendra. Ce royaume qui est au dedans de vous, pas au dehors », disait-il aux Jocistes Belges, pèlerins de Rome, le 6 septembre 1931.

Mais la sainteté des laïcs, promoteurs disciplinés et entreprenants de l'action catholique, ne sera pas celle des moines. C'est parmi des laïcs, vivant de leur vie, qu'il faut chercher l'idéal vers lequel on tend, au moins *de loin*... Et qui ne nourrirait ces humbles sentiments, en méditant la vie de ce « géant d'action », Renty, qui fut, en même temps, un des grands *pénitents* du XVII[e] siècle?

« Dès sa conversion, il commença à jeûner tous les jours et ne faire qu'un repas. Il portait, quelques jours de la semaine, une ceinture de fer, où il y avait un double rang de pointes fort longues et un bracelet de même. En d'autres, il se disciplinait rudement; il tenait continuellement, sur la poitrine, un crucifix de bronze, dont la longueur lui allait jusqu'au bas de l'estomac, et les clous qui étaient très pointus lui entraient dans les chairs. A

l'hôtellerie, il entrait dans la cuisine, pour manger avec les valets, et cela à deux fins, pour mortifier son corps et pour dire quelque chose de bon à ces pauvres gens!

« La grandeur de Dieu l'humiliait jusqu'aux abîmes.

« Si j'avais, disait-il à son directeur, à souhaiter quelque chose, ce serait d'être beaucoup humilié et anéanti et d'être traité comme les balayures des autres. »

Et ce ne sont pas là vaines formules. Il mourra, pendant les désordres de la Fronde, « du travail qu'il prit en portant, lui-même, du pain à des pauvres honteux, dans les quatrièmes étages », et aussi pour avoir hospitalisé et pansé, avec le bon Henry, un ouvrier tanneur dont le corps tombait en pourriture.

Cette générosité a élevé, bien vite, le saint baron aux plus *hauts états d'oraison.*

« Je possède, écrit-il à son directeur, la Très Sainte Trinité, avec une plénitude de vérité et de clarté, et cela avec un trait si simple et si fort, dans la partie supérieure de l'esprit, que je ne suis diverti de rien de mes occupations extérieures. »

« Son sage et illuminé directeur, le R. P. de Condren, sachant, dit Saint-Jure, que l'union avec Jésus-Christ est le fondement de notre prédestination, de toute la grâce et de toute la gloire..., fit ce que devraient faire tous les directeurs des âmes, qui fut... de l'appliquer fortement et constamment à Jésus-Christ... M. de Renty suivit exactement cette conduite et y fit de grands progrès jusqu'à la mort... car il était, pour lors, tout consommé en Jésus-Christ. Il avait comme passé en lui, et il le portait naïvement représenté en son corps, en son âme, en ses pensées, en ses paroles et en ses œuvres... D'où venait qu'il n'avait d'autre objet devant les yeux que Jésus-Christ, qu'il ne pensait qu'à lui, qu'il ne parlait que de lui, qu'il n'opérait que pour lui, qu'il ne lisait que le

Nouveau Testament, lequel il portait toujours sur soi...

« Écrivant à son directeur, l'an 1646, il lui manda ces paroles : « Je me sens ne vouloir que Dieu, et en union avec N.-S. Jésus-Christ, c'est là la plénitude de mon cœur... » Il dit ceci, au même, dans une autre lettre : « Je suis en grande nécessité de Jésus-Christ, mais je dois dire, par reconnaissance à la miséricorde de Dieu, que je sens qu'il est plus dominant en moi que moi-même; je sais pourtant que je ne suis, de moi, que péché; mais, avec cela, j'expérimente Notre-Seigneur, en moi, qui est ma force, ma vie et mon tout. »

« Je n'ai rien de sensible, sinon parfois quelque trait passager. Mais, si je l'ose dire, quand je sonde ma volonté, je la trouve quelquefois si vive qu'elle me dévorerait, si le même Seigneur qui l'anime, quoique indigne, ne la retenait. J'entre en chaleur et en feu jusqu'au bout des doigts, je sens que tout parle pour son Dieu et se répand au long et au large dans son immensité, qu'il s'y dissout et s'y perd pour le glorifier. Je ne puis exprimer ceci comme il est. Je ne m'arrête point à tout ce qui se passe en moi; je retombe toujours dans mon néant. » — « Et y a-t-il, me dit-il un jour, quelque chose de grand devant cette grandeur? Je m'y vois si petit, si petit et rien... Il me semble que je m'écrase devant Dieu comme un œuf, à qui je donnerais un coup de pied, de toute ma force, contre terre... »

Le pasteur protestant Pierre Poiret, dans sa réédition de la *Vie de Renty*, publiée à Cologne, en 1701, écrit ces paroles dont tout chrétien peut faire son profit :

« Ce que des hommes intérieurs, comme Renty, feroient, en un seul jour, vaudroit, sans comparaison, beaucoup mieux que tout ce que pourroient faire en cent et mille ans toutes les personnes d'une autre préparation, qui, pensant faire de grandes choses, ne font, pour l'ordi-

naire, que des brouilleries et des dégâts, dans les œuvres de Dieu et dans le monde... Il n'y a point de doute que, si les travaux et les paroles de M. de Renty ont été de grande et salutaire utilité aux hommes, cette utilité n'ait puisé son être et sa force de son application à l'oraison continuelle. »

Que d'œuvres, de créations, de groupements, d'initiatives se succédèrent depuis un siècle, à travers la Chrétienté, dont il ne reste que des débris ou des souvenirs, parce que leurs architectes oublièrent l'avertissement : « Si ce n'est pas le Seigneur qui édifie la maison, ils travaillent en vain, ceux qui la bâtissent. »

« Les experts en sciences sociales, nous dit Pie XI dans l'encyclique *Quadragesimo anno*, appellent, à grands cris, une *rationalisation* qui rétablira l'ordre dans la vie économique. Mais cet ordre restera nécessairement incomplet, aussi longtemps que toutes les forces de l'activité humaine ne conspireront pas harmonieusement à imiter et à réaliser, dans la mesure du possible, l'admirable unité du plan divin... de cet ordre qui place en Dieu le terme premier et suprême de toute activité créée et n'apprécie les biens de ce monde que comme de simples moyens dont il faut user dans la mesure où ils conduisent à cette fin. »

Cette « rationalisation » chrétienne, à laquelle le Pape convie les chefs de l'action catholique, un mot la définit : *la sainteté*. Sans elle, disait déjà Pie X dans l'encyclique *Il fermo proposito*, « il sera non seulement difficile de promouvoir les autres au bien, mais presque impossible d'agir avec une intention droite et les forces manqueront pour supporter avec persévérance les ennuis qu'entraîne avec lui tout apostolat, les calomnies des adversaires, la froideur et le peu de concours des hommes de bien eux-mêmes, parfois enfin la jalousie des amis et des compagnons d'armes ».

Difficultés, contradictions, qui sont de tous les temps.

L'ouvrier Buch les connut : « Si quelque envieux traversait ses desseins, c'est bon signe, disait-il : je ne peux concevoir comment on peut abandonner les œuvres de Dieu, lorsqu'elles sont une fois commencées. Ainsi plus on résistait, plus il avançait. »

« J'estime, écrit son ami le vénérable Renty, à grande miséricorde d'exécuter une entreprise bien fondée, bien approuvée et reconnue être de l'esprit de Dieu par ceux qu'il a mis, en son Église, pour en juger, mais que l'exécution s'en fasse dans les contradictions et les croix. Le bon Jésus a ses desseins qu'il conduit par des moyens que nous ne choisirions jamais, et sa raison est qu'il se plaît à rompre nos volontés et empêcher que nous ne prenions nos appuis en la terre; c'est pourquoi il traverse même les choses les plus justes, étant plus jaloux du sacrifice de nos cœurs que de toutes les autres choses. J'ai expérience que, lorsque je pensais faire le plus, en quelques lieux, je n'y faisais rien. Cela m'a appris à aller nu, et, quand j'y pense le moins, m'abandonnant à Dieu, c'est lors qu'il s'en fait davantage. »

Or cet abandon, s'il n'exige pas de longues oraisons, suppose qu'on a trouvé le secret de vivre *uni à Dieu dans l'action*. Obligé, pendant plusieurs mois de séjour au Bény Bocage, de donner audience à une multitude de misères, devenu architecte, maçon, sculpteur pour rebâtir l'église, Renty écrit à son directeur :

« Depuis trois mois, je n'ai pas peut-être fait trois ou quatre heures d'oraison à genoux de suite, et, s'il ne s'en faisait que de cette façon, j'aurais bien mal fait mon devoir. Mais je ne laisse pas de savoir que Dieu, dans les emplois qu'il donne, fait bien sentir sa présence et sa force pour lier l'âme à soi. J'avais, pour lors, une impression si sensible de Dieu que l'on m'eût roulé en boule sans perdre mon Dieu de vue. »

Et ce « géant d'action » qui a rédigé, tout de son sang, sa consécration au Saint Enfant Jésus, lui abandonnant et dédiant ses biens, ses travaux, constamment consulté par tout ce que la France compte de bons ouvriers, bousculé, tiraillé, n'ayant plus le « temps de dormir » ni de « manger », « demeure toujours recueilli et autant solitaire que le sont les ermites dans le profond de leurs déserts ». L'esprit d'enfance éloigne de lui la fièvre, les rudesses, les brusqueries, rançon habituelle de nos surmenages, baigne son action en une lumière paisible.

La confiance que le saint baron inspire est telle que des saints, comme saint Jean Eudes, font constamment appel à ses lumières. Le P. Saint-Jure, dérouté par les grâces d'oraison de la Mère Élisabeth Baillou, prieure des Dominicaines de Paris, la confie à Renty. A la prière du P. Gibieuf, oratorien, il dirige, de même, la M. Élisabeth de Quatrebarbes, prieure du Carmel de Beaune; cette sainte religieuse est la supérieure de Sœur Marguerite du Saint-Sacrement, la Thérèse de l'Enfant-Jésus du XVII[e] siècle, qui acheminera Eudes, Olier, Renty, Bossuet, Fénelon, vers cette « enfance spirituelle », symbolisée par le divin enfant de la crèche... Renty dirige la très pieuse baronne de Neuvilette, par laquelle il convertira Cyrano de Bergerac!

Mais ce mystique, consulté quotidiennement par des évêques, des prêtres, des religieux, des saints, demande conseil, à genoux, au cordonnier Buch.

« Il fit, raconte Saint-Jure, qu'une personne, qui était beaucoup au-dessous de lui, eut ordre de son directeur de l'avertir, si elle voyait quelque chose en lui qui fût contraire à la perfection; lorsque cette personne l'avertissait de quelque manquement, quoique très léger, et même de l'ombre d'un défaut, il l'écoutait avec respect et remerciement, et s'en humiliait, comme s'il eût commis un

crime. Lui-même s'accusait, quand il croyait avoir failli, se mettant à genoux et disant qu'il était un pécheur misérable et qu'il avait fait une telle faute qu'à peine pouvait-on souvent discerner. »

Or « il en était venu là, non par la bonté de sa nature, ni par une indifférence stupide qui se trouve parfois en de certains esprits endormis, mais par son travail et sa vertu ; car ceux qui l'ont connu en sa jeunesse rapportent que naturellement il était bouillant, prompt, altier et moqueur ».

Cet officier, théoricien militaire, dont de grands généraux recherchent les conseils, ce conseiller d'État, favori de Louis XIII, ministre d'Anne d'Autriche, seigneur d'une dizaine de fiefs, pratique cette « *amitié* » *des classes*, recommandée par l'encyclique *Rerum Novarum* et l'encyclique *Quadragesimo Anno*, non comme une consigne d'opportunisme social, mais comme le plus urgent des préceptes du Seigneur... Les ouvriers sans travail qu'il n'a pu placer, il les héberge en son hôtel de la rue du Petit-Musc; il s'entretient familièrement avec eux, les soigne lui-même dans leurs maladies.

Il passe de longs moments dans la boutique de ces Frères Cordonniers qu'il a fondés avec son ami Buch, s'unit à leurs prières; quand il entre, il ne permet pas qu'on se lève, qu'on interrompe le travail ou la lecture...

Buch, de son côté, en ces communautés de Frères Ouvriers, dont il est supérieur, se considère comme le serviteur de tous, se réserve le soin des malades, mène une vie d'ascète, se lève le premier pour sonner la cloche, s'attribue les défroques dont nul ne veut, fait ses longs voyages à pied, travaille, à l'atelier, comme deux, a un don d'oraison qui le rapproche de Renty.

Exemples difficiles à imiter, mais en voici d'autres plus à notre portée et dont l'actualité n'est pas moindre.

Le loyalisme, la splendeur d'honnêteté, le désintéressement, l'esprit de collaboration de ces grands précurseurs.

Loyal serviteur de *Rome*, en ces temps de gallicanisme et de jansénisme, Renty inculque son esprit à la Compagnie qui, « pour marquer la soumission parfaite qu'elle avait au Saint-Siège, accueille au chant du *Te Deum* la Bulle condamnant les « cinq Propositions » et la transcrit, tout au long, dans son registre ».

Quant au bon Henry, « il semble qu'il n'avait de la tristesse que quand l'Église était triste, de la joie que quand l'Église était joyeuse. Toutes ses longues et extraordinaires pénitences, toutes ses mortifications et oraisons, tous ses travaux ont été pour étendre son empire ».

En 1660, Anne d'Autriche rappellera à Mazarin que Renty et la Compagnie, s'ils servirent loyalement le *Pape*, servirent, avec pareille fidélité, les *pouvoirs établis*. Au temps de la Fronde, alors qu'une partie notable de la noblesse combat la reine et son ministre, eux les soutiennent. Cela n'empêche pas, d'ailleurs, la jalousie du ministre de les sacrifier.

A l'égard de ses collaborateurs, Renty s'inspire, jusqu'au scrupule, de cette *splendeur d'honnêteté* qui attribue à chacun son dû. Chef de la Compagnie, il n'a garde de se parer des plumes du paon, de s'attribuer les initiatives d'autrui. Il en étendra le bénéfice à toute la France, mais en notera, d'abord, la source : « Nous vous donnons avis d'une charité de Messieurs de la Compagnie de *Poitiers*... une *bourse* qu'ils appellent de la *justice* pour assister les pauvres dénués de moyens et de la défense de leurs droits. » Il note, de même, que l'initiative « de prester sans espérance de profit » aux pauvres gens, « d'élever un véritable Mont-de-Piété, au lieu de ces monts d'usure... », vient de la Compagnie marseillaise.

Il ne se départ de cette équité qu'à son endroit : « voyant

une affaire bien établie, il la laissait à un de ses amis capable de la finir, pour en commencer une autre et, ainsi, en faire davantage. Joint aussi que, par une adresse d'humilité, il voulait éviter la louange, laquelle se donne bien plus à celui qui termine heureusement une affaire qu'à celui qui l'a commencée. » L'Histoire lui fera expier ce désintéressement, en élevant, à son détriment, tels de ses collaborateurs.

Mais la tactique du baron, outre ses bénéfices spirituels, demeure celle des vrais chefs.

Tout faire par soi-même, minimiser les responsabilités de ses collaborateurs, c'est la pire méthode d'action. Le principe inculqué par Renty à la Compagnie est aux antipodes de cette méthode.

La Compagnie n'agit pas comme corps, — ce qui aboutirait à émousser en chacun le sentiment d'une responsabilité partagée par tant d'autres.

Elle agit par le membre le plus apte, et celui-ci (qu'il s'appelle M. Vincent, M. Olier, ou Jean Eudes, ou Bossuet, ou le marquis de Fénelon...) travaillera, en son nom privé, sans la découvrir. Mais elle, de son côté, les aidera de toutes ses forces. L'action des associés est ainsi portée à son maximum et on ne se trouve pas en face d'une œuvre réduite à une magnifique façade, derrière laquelle il n'y a rien, en face d'une armée dont les chefs, chamarrés de décorations, n'ont à leur service que des soldats de plomb.

Quand il s'agit d'apostolat ouvrier, de lutte contre le compagnonnage (prototype du socialisme), le baron s'efface devant le cordonnier Buch, lui donne le premier rôle. Quand il veut combattre la contagion du *duel*, bien qu'il ait déjà imposé aux gentilshommes groupés dans ses associations l'engagement de ne plus se battre, il s'efface devant ses deux amis : M. Olier et le marquis de

Fénelon, animateurs de la *Compagnie de la Passion*; de même, il s'effacera devant M. Vincent pour l'œuvre des galériens, etc....

Et comment ne pas souligner, à ce propos, la constante et très étroite *collaboration du clergé et des laïques*, dans la Compagnie?

La division du travail s'y fait spontanément : aux évêques, aux prêtres, surtout la direction de l'esprit, le contrôle de la doctrine; aux laïques, surtout l'exécution, l'apostolat du semblable par le semblable.

Cette loyale division du travail ne diminue pas plus le prêtre qu'une bonne armée ne diminue son chef. Qui donc eut plus grand souci que Renty du prestige sacerdotal? — En un temps où on fait plusieurs révolutions pour des questions de préséance, le baron donne ces consignes aux gentilshommes de ses associations : « Il ira visiter Messieurs les curés pour apprendre au peuple le cas qu'on fait d'eux. Il faut s'enquêter de M. le Curé quels sont les plus pauvres de la paroisse et les faire assister de préférence aux autres. Je ne voudrais *jamais marcher devant les prêtres*, particulièrement en la présence du peuple. » Quant aux Dames et Damoiselles : « Qu'elles aient soin de faire raccommoder les ornements de leurs églises, qui, faute d'un peu d'affection, déshonnorent notre foi. Qu'elles fassent *grand cas des prêtres*, ne regardant plus en eux leur naissance temporelle, mais la dignité où Jésus-Christ les a élevés. »

Aux ouvriers de l'action catholique, de l'apostolat social, les Papes demandent enfin, résumant tout en ce vœu, « d'être, par-dessus tout, intimement pénétrés de la *charité du Christ* (1) ».

Souhaitons à tous nos groupements « cette unité d'as-

(1) Pie XI, *Quadragesimo anno*.

pirations, cette fraternité de sentiments qui faisaient, à travers toute la France, le lien des compagnies du Saint-Sacrement » ; cette charité dont Renty voulut animer, par son exemple, l'immense armée dont il était l'humble chef. Un an avant sa mort, il écrit au P. Saint-Jure, son directeur : « Je ne connais et ne ressens que charité, en tout ce que je lis, dans les saintes lettres, et je vois clairement que le dessein et la fin du christianisme *n'est que charité.* »

« J'ai vu mon âme, note-t-il, dans un rempart d'innocence et j'ai connu que cette innocence provenait de la pureté, parce que, ne souffrant rien dans l'âme que les usages que le saint Enfant Jésus y fait par son esprit, *elle oublie la malice du monde et n'y entre plus.* Elle voit toutes les choses où elle est envoyée comme au travers d'une lumière d'innocence qui cause une grande paix. »

Le vœu du Congrès de Namur, pour la glorification de ces deux modèles d'action, le patricien Renty et le plébéien Henry Buch, nous rappelle qu'une vie spirituelle profonde sera la vraie mesure de notre action catholique et sociale.

Albert Bessières.

TEXTES ANCIENS

L'incarnation du Verbe

Notice

Les pages qu'on va lire sont extraites d'un livre intitulé : De la Connaissance de Jésus-Christ, considéré dans ses Mystères, et dans ce qu'il est par rapport à Dieu son Père; par rapport aux Créatures en général, aux Hommes en particulier, et aux Bienheureux dans le Ciel. *Avec des Élévations sur chaque Mystère de Jésus-Christ, et sur chacune de ses Qualités. Nouvelle Édition, augmentée de Méditations sur les Vœux du Baptême. A Paris, chez Jean-Thomas Hérissant, Libraire, rue S.-Jacques, à S. Paul et à S. Hilaire. — A Auxerre, chez François Fournier, Imprimeur Libraire, près l'Horloge. M DCC LXIII.*

Le manuscrit de cet ouvrage a été lu et approuvé le 1^er^ décembre 1758, par Foucher, et le privilège du Roi porte la date du 22 janvier 1760. Le lendemain, Hérissant reconnaît que M. Fournier est intéressé pour moitié dans ce livre. Il s'agit sans aucun doute de la première édition. Elle eut un réel succès, puisque deux ans après il fallait songer à une nouvelle publication.

L'auteur est resté anonyme, et l'ouvrage est posthume. On lit dans l'avertissement :

L'ouvrage que l'on donne au public est le fruit du zèle et de la piété d'un saint Prêtre, dont la mémoire est en bénédiction dans un Diocèse de France, où il était né, où il a vécu, et où il est mort, consumé d'années et de travail, dans les fonctions du saint ministère (p. II).

Les Éditeurs nous disent ouvertement d'ailleurs que ce prêtre

n'avait pas écrit pour être imprimé. Et sa modestie ne lui permettait pas de prévoir que son ouvrage dût jamais devenir public. Nous pouvons même dire qu'il était en garde contre un tel projet; et qu'ayant soupçonné, par l'empressement que l'on témoignait à prendre des copies de son manuscrit, que son humilité pourrait être trompée, il avait exigé des personnes à qui il l'avait confié, qu'il ne fût jamais mis au jour.

L'auteur avait déjà composé un autre ouvrage, édité à Paris en 1733, sous ce titre : Paraphrases du Pater. *Il eut « beaucoup de succès ».*

Quel était ce « saint prêtre »? Quelque érudit de l'Auxerrois pourrait sans doute nous le dire. Voici le portrait que nous en donnent les Éditeurs de 1760 :

Dieu, qui le destinait à renouveler dans ce Diocèse l'Esprit de la piété chrétienne, avec la connaissance de Jésus-Christ qui en est le fondement, l'avait doué de toutes les qualités propres à lui concilier la vénération et la confiance. Une physionomie heureuse et prévenante; une douceur aimable; une sérénité et une égalité d'âme incapable de se démentir; un esprit pénétrant et solide; un jugement sain; une imagination vive et noble; un cœur généreux et compatissant : avec cela une candeur, une simplicité, une modestie, une innocence de mœurs admirables; un goût exquis de la doctrine et de la piété, un zèle ardent pour le salut des âmes, une assiduité infatigable à la prière et au travail. Tel était celui que Dieu avait choisi, et qu'il avait formé, pour en faire un de ses ministres d'élite, qu'il lui plaît de donner de

temps en temps à son Église, dans les moments de sa miséricorde.

Parmi tant de dons dont il avait enrichi celui-ci, il lui avait inspiré une inclination décidée pour le service des pauvres. Il y entra jeune, par choix et par préférence à tout autre établissement. Il y vieillit malgré les tentatives que l'on fit souvent pour l'en retirer, afin de le faire passer à des emplois plus distingués, et que l'on jugeait plus assortis à ses talents; et selon les désirs prévenants de son cœur il eut la consolation d'y mourir, après avoir employé environ cinquante ans de sa vie dans l'Hôpital Général de la Ville Épiscopale, où il s'était fixé, sans autre titre que celui de son amour pour les pauvres et pour la pauvreté.

Cet ami des pauvres, « considérant combien Jésus-Christ était peu connu et combien il était nécessaire qu'il le fût », s'appliqua tout entier à l'étude et à la prédication de l'Évangile parmi eux.

Il prêcha Jésus-Christ aux pauvres; et le leur prêcha avec tant de dignité, tant d'énergie, et tant de succès, que bientôt les pauvres ne furent plus les seuls à profiter de ses instructions. L'église de l'Hôpital devint en quelque sorte l'église commune, par le concours de personnes de tout état, qui s'y rendaient en foule de tous les quartiers de la ville... Ce n'étaient ni les ornements du discours, ni les agréments du langage, ni les finesses, ni les tours d'une éloquence humaine, qui attiraient ce concours au Prédicateur. Jamais homme n'a prêché avec moins d'art, ni parlé avec plus de simplicité. Sa force n'était que dans l'esprit et la vertu de Dieu dont il était plein, et qui se manifestait en lui par le succès de grâce et de piété que Dieu donnait à sa parole.

De ces instructions est sorti l'ouvrage dont nous donnons ici quelques pages. « Il en est le fond et le précis. » C'est l'auteur lui-même qui trouva bon de les rédiger en un seul corps pour fixer ses idées et celles de ses auditeurs. Plusieurs copies de cette rédaction circulaient déjà du vivant de ce saint prêtre. Par bonheur, l'édition qu'on en fit après sa mort est assez correcte. « On a res-

pecté, disent les éditeurs, cette simplicité nourrie des paroles de l'Écriture, qui l'ennoblit, et qui est si propre à lui conserver ce goût de piété qui en fait le prix. A peine s'est-on donné la liberté de corriger quelques fautes de langage plus remarquables et de retrancher quelques répétitions qui, en rendant l'ouvrage plus lâche, ne le rendaient pas plus utile. »

Grandeurs et merveilles de ce mystère

La foi nous oblige de croire que Jésus-Christ est Dieu et homme, que le Verbe s'est fait chair dans le sein de la Vierge Marie, qu'Il est né d'elle dans la ville de Bethléem, selon que les prophètes l'avaient prédit en ces termes exprès (1) : *Et vous, Bethléem Ephrata, vous êtes des plus petites entre les villes de Juda, mais c'est de vous que sortira celui qui doit régner dans Israël, dont la génération est dès le commencement, dès l'éternité.* Dans cette prophétie, nous voyons les deux naissances de Jésus-Christ: une qui est éternelle du sein de son Père qui l'engendre de toute éternité; et l'autre qui est temporelle, lorsque ce Verbe fait chair est né de la Sainte Vierge Marie, dans les temps accomplis et prédits par les Prophètes. Dans l'éternité, le Fils de Dieu naît d'un Père, sans mère, et, dans le temps, il est né d'une mère, sans père. C'est pour cela que nous croyons que Marie est demeurée toujours vierge, selon qu'il avait été prédit, qu'une Vierge concevrait et enfanterait un Fils. Que de grandeurs, que de merveilles dans ce mystère, où le Fils unique de Dieu devient le Fils de l'homme; où celui-là même qui est engendré de toute éternité, naît dans le temps; où une Vierge, demeurant toujours vierge, devient mère, et mère d'un homme-Dieu! Et c'est pour cela que l'Église, dans le concile général d'Ephèse, a donné à Marie l'auguste qualité de Mère de Dieu.

(1) Mich., v, 2.

Pourquoi le Fils de Dieu est né d'une Vierge

Il était convenable qu'un corps qui devait être le temple de la Divinité, et auquel le Fils de Dieu devait s'unir hypostatiquement, ou personnellement, fût formé d'une chair toute sainte et toute pure, et dans laquelle il n'y eût rien de souillé. Jésus-Christ, choisissant une Vierge pour Mère, a voulu faire connaître, dans la loi nouvelle, combien il honorait la virginité qui, jusqu'alors, avait été regardée comme un opprobre et une espèce de punition. C'est aussi depuis que Jésus-Christ est né d'une Vierge que l'état des Vierges a été regardé comme le plus saint et le plus parfait dans l'Église. Trop heureuses celles qui ont embrassé cet état, si elles mènent une vie toute sainte dans un corps mortel, et si Jésus-Christ les trouve dignes d'habiter en elles par son esprit et par ses sacrements.

L'enseignement de la Crèche

Jésus-Christ est né dans la plénitude des temps marqués par les Prophètes, et lorsque tous les peuples soumis à un seul empereur jouissaient d'une paix profonde; pour nous marquer qu'Il venait pour pacifier toutes choses, pour être lui-même notre paix, et que ce serait sous son empire que les hommes qui lui seraient soumis jouiraient d'une véritable paix; qu'ils ne feraient, tous ensemble, qu'un seul royaume, qu'un seul troupeau.

Jésus-Christ a voulu naître dans Bethléem, qui était la ville où David avait pris naissance, pour marquer qu'il était de la race de David, de laquelle le Messie devait naître. Et comme Bethléem signifie la Maison de pain, il a voulu nous faire connaître qu'il devenait lui-même le pain dont nos âmes devaient se nourrir dans l'Église, qui est la Maison où nous trouvons le pain de vie.

Jésus-Christ naît hors de son pays pour nous apprendre que nous devons vivre en étrangers sur la terre, et que nous devons toujours être prêts à quitter notre pays

pour suivre ses ordres et nous abandonner entièrement à sa conduite.

Jésus-Christ enfin a voulu naître dans une étable, réduit à une extrême pauvreté, et dans une humiliation profonde, pour des raisons très importantes.

La pauvreté évangélique

Jésus-Christ aurait pu, s'il l'avait voulu, prendre un état plus commode et moins humiliant que celui qu'il a choisi; mais il n'aurait pas été si propre au dessein qu'il avait de détacher les hommes des choses visibles et de leur apprendre, par son exemple, que tous les biens du monde étaient vils et méprisables. Il fallait détromper les païens et les Juifs. Les païens ne connaissaient guère d'autres biens que ceux de la vie présente. Quelques-uns de leurs philosophes avaient de beaux principes sur le mépris qu'il en fallait faire; mais leur conduite démentait leurs discours. Les Juifs, qui étaient le seul peuple qui connût le vrai Dieu et qui l'adorât, regardaient les biens de la terre comme les grandes récompenses que Dieu leur promettait. Mais Jésus-Christ, la lumière du monde, la sagesse éternelle incarnée, paraît dans la pauvreté, dans une étable, et choisit cet état pour détruire toutes les fausses idées que les Juifs et les Gentils s'étaient formées sur les biens visibles. C'est un Dieu réparateur de l'esprit et du cœur de l'homme qui choisit cet état. Il faut donc que ce soit le meilleur et le plus convenable pour le salut. Il faut donc regarder Jésus-Christ, dans le mystère de sa naissance, comme un législateur et comme un docteur qui vient donner des lois au monde, qui vient l'instruire et qui commence à pratiquer ce qu'il doit ordonner et enseigner.

Voyons donc ce Jésus à la crèche, jetant les fondements de la nouvelle loi qu'il vient établir. Il y paraît pauvre, humilié et souffrant; parce que son grand dessein est de détruire les trois sources du péché qui règnent dans le

monde, l'amour des plaisirs, l'amour des biens et l'amour de la gloire, et de substituer à leur place l'amour des souffrances, l'esprit de pauvreté et d'humilité. C'est sur ces trois choses que le grand édifice de l'Église est bâti et que toute notre piété doit être fondée pour être véritable.

Les premiers sentiments de l'Enfant-Dieu

Jésus-Christ, sorti du sein de la très sainte Vierge sa mère, s'est regardé comme dans la maison et dans le temple de Dieu son Père, où il a commencé à s'offrir à Lui ; et il lui a dit (comme le remarque l'Apôtre) (1) : *Mon Père, me voici ; je viens pour faire votre volonté ; je porte votre loi et vos ordres gravés au milieu de mon cœur. Vous avez rejeté les hosties et les sacrifices, les holocaustes ne vous sont point agréables ; vous m'avez donné un corps, je vous l'offre et vous le présente pour vous être sacrifié.* Ce n'est pas seulement son corps qu'il lui sacrifie, mais encore sa volonté ; puisqu'il n'en veut avoir d'autre que celle de son Père, en vivant dans une continuelle dépendance de ses ordres. C'est ainsi que la grâce, l'amour et la bonté de notre Sauveur a paru à tous les hommes, et qu'il nous a appris de quelle manière nous devons servir Dieu et lui rendre le culte véritable, en nous renonçant nous-mêmes, et nous offrant à Lui comme des hosties pures et sans tache, pour l'adorer et dépendre en tout de Lui, et pour être toujours en état d'être immolés pour sa gloire. Ce sont les premiers sentiments que Jésus-Christ nous inspire et dans lesquels nous devons entrer.

Pourquoi le Fils de Dieu a voulu se faire enfant

Ce n'a pas été seulement pour nous prouver qu'il était homme comme nous, mais encore pour sanctifier notre

(1) Heb., x, 5, 6, 7.

enfance et pour nous apprendre de quelle manière nous devons vivre à cet âge, qui pour l'ordinaire ne se passe que dans l'ignorance, dans les amusements et les inutilités continuelles.

Il a eu encore un autre dessein en devenant enfant, qui est de nous apprendre que nous devons être semblables à un petit enfant, par notre douceur, par notre humilité et par la dépendance continuelle dans laquelle nous devons être de sa grâce et de sa conduite. « Dieu était infiniment grand, et s'il s'est fait petit, dit saint Augustin (1), c'est pour nous rendre petits. Notre orgueil nous rendait présomptueux et nous faisait croire que nous étions forts et puissants; et le Fils de Dieu, la sagesse éternelle, s'est humilié et abaissé pour nous élever; elle s'est bâti une maison de notre terre et a paru infirme et faible; elle s'est en quelque manière couchée sur nous afin que nous puissions nous pencher sur elle, et que, se relevant ensuite, elle nous relevât aussi; qu'elle nous portât sur son sein et guérît par ce moyen notre orgueil et notre présomption. »

(1) Saint Augustin, *Confessions*, l. VII, ch. XVIII, n. 24.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Vie intérieure et Art sacré [1]

C'est un signe des temps, l'un de ceux qui empêchent le pessimisme, que le retour des âmes les plus riches aux expressions pleinement « ecclésiastiques » de la religion, à la liturgie de l'Église, au chant grégorien, à l'architecture et aux arts plastiques des grandes époques de foi, comme aux sources les plus fécondes d'inspiration pour la prière et, par conséquent, pour la vie chrétienne. Voici, animés de cet esprit, deux beaux livres nouveaux, parus presque en même temps, sur des cathédrales du moyen âge. M. René Schwob, l'Israélite récemment converti, a célébré Chartres; et Mme Camille Mayran, Strasbourg. Ce sont deux sœurs de pierre bien différentes, dans l'unité de leur foi et de leur prière; peut-être parce que l'une est essentiellement française, et donne, malgré la juxtaposition des styles roman et gothique, une note d'harmonie et d'équilibre parfaits dans sa richesse, tandis que l'autre, plus germanique, et où « subsistent des aspects barbares » (Mayran, p. 72), utilise comme à dessein certaines disproportions et dissonances qui en rendraient l'allure plus

(1) René Schwob, *Le Portail royal* (cathédrale de Chartres), Paris, éditions Bernard Grasset, 1931. Camille Mayran, *Aspects de la cathédrale de Strasbourg*, ibidem, 1931.
Les deux ouvrages sont illustrés de très belles planches.

semblable à la marche réelle des sociétés et des âmes que Dieu attire pour les vivifier.

Je ne veux point faire un parallèle systématique entre les deux livres, dont les auteurs sont évidemment très divers d'origine et de formation, de goût et de talent; ni essayer une critique artistique ou littéraire. Je les ai fort goûtés tous deux, chacun dans leur genre. Il me suffit de constater, à leur louange commune, que ces deux croyants cultivés, l'homme et la femme, l'Israélite et la chrétienne de race, ne s'arrêtent pas au stage esthétique ou émotionnel, mais qu'ils en arrivent à lire, dans leurs deux admirables cathédrales, à peu près la même leçon spirituelle. C'est elle que nous voudrions fixer.

Disons pourtant un mot d'abord d'une vue esthétique de Schwob bien faite pour éveiller la réflexion. Selon lui, entre les arts modernes et les arts archaïques — qu'il met bien au-dessus des modernes, et dont les statues romanes du Portail Royal de Chartres sont des spécimens si frappants, — la distinction tiendrait à la qualité du mouvement : les modernes font mouvoir les sujets eux-mêmes, c'est l'agitation des formes réelles; les autres, ainsi les artistes de Chartres, avec ces frissons à peine indiqués, ces ondulations concentriques qui courent aux plis artificiels des apparences de vêtements où sont engaînées leurs statues à forme de colonnes, animent non les membres, mais les surfaces; le mouvement est celui, non de la matière, mais de l'esprit. « Par quel mystère le mouvement, réduit à ses éléments plastiques, se confond-il avec l'expression d'un esprit religieux? » (S., p. 82).

Nous laisserons cette question ouverte, mais elle valait la peine qu'on la mentionne. Elle concerne tous les arts archaïques, même païens. Seulement, « il manque aux plus belles œuvres païennes ce mélange de faiblesse et de force, de détresse et de joie, d'amour et d'humilité » qu'on admire à Chartres; la seule pureté spirituelle est capable, dit Schwob, d'engendrer une plastique pure (p. 185); et il ne faut pas confondre cette recherche de la pureté avec

celle des soi-disant « classiques », — pour qui le visible est toujours l'objet (p. 93).

Le grand mérite de Schwob est de sentir et de faire sentir — mieux qu'aucun autre que j'aie lu — la vérité sacrée qu'incarne la statuaire romane (malgré ses gaucheries techniques, que nous ne croirons certainement pas toutes intentionnelles ni expressives). L'auteur sait jouir profondément de l'effet des vitraux gothiques, du mystérieux demi-jour où ils font flotter toutes choses, et qui, en baignant les colonnes, suggère la notion d'une forme qui s'engendre indéfiniment d'elle-même (p. 37). Mais sa grande admiration, c'est aux statues du Portail Royal qu'elle va, comme son titre même en avertit. Plutôt que d'analyser la spiritualité qu'elles lui enseignent, il est bon de citer des phrases de lui :

« L'œuvre d'art sacré primitif est analogue à ces échos dans la montagne, qui répètent la voix, et, de loin en loin, se la transmettent. Elle est pareille à l'unité du monde » (p. 26).

« On pourrait dire que l'art roman est celui qui manifeste la sanctification du corps vaincu — l'immersion dans une sainteté active — la reconstitution de l'intégralité spirituelle de l'être par sa dissociation sensible, — la vie la plus pleine grâce à la mort au monde » (p. 82).

« Ces corps sont les corps d'individus étonnés, — comme de personnages privés de leur réalité habituelle et qui s'en aperçoivent —. Ils ne sont pas abstraits du monde;... Ils s'y tiennent, quand même ils s'en présentent séparés. » C'est surtout ce dernier trait qui serait spécifiquement chrétien (p. 78).

Enfin voici une formule que je trouve admirable, pour caractériser cet art d'un mot : l'artiste roman, dans ses œuvres, « ne cherchait qu'à faire passer la grandeur de son propre silence » (p. 163).

Après avoir lu et compris René Schwob, le touriste le plus pressé qui passera devant le Portail Royal de Chartres n'osera plus se contenter d'un regard superficiel et dédai-

gneux à ces corps raides surmontés d'une tête trop placide et sans expression ni beauté; il y verra autre chose qu'un pur élément d'architecture.

Et nous comprenons quel redressement il faut donner à ces phrases de Nietzsche que notre auteur — par une profonde ironie, sans aucun doute — a préposées à son livre : « La doctrine chrétienne n'est et ne veut être *que* morale, et, avec ses principes absolus, par exemple avec sa véracité de Dieu, relègue l'art, *tout* art, dans l'empire du *mensonge*, c'est-à-dire le nie, le condamne, le maudit »; « le christianisme *nie* toutes les valeurs esthétiques ».

L'autre ouvrage, moins esthétique, jaillit avec abondance d'une sensibilité féminine vibrante à tout ce qui est humain, coloré, pittoresque. Mme Camille Mayran admire, du dedans et du dehors, à diverses heures du jour et de la nuit, cette cathédrale de Strasbourg qui se dresse sur la grande ville bruyante ou endormie, comme un appel de la foi à Dieu au milieu de nos incroyances, et dont la flèche si hardie semble vouloir entraîner vers le ciel encore la lourde masse de l'humanité d'à présent, avec celle du passé, le cortège de ces individualités puissantes ou troubles, les Charlemagne, les Henri, les Conrad, les Othon, dressés dans les verrières où fulgure l'apothéose mystique du Saint-Empire. (*Aspects...*, p. 18). L'édifice énorme la saisit par ses « aspects de montagne, et de caverne aussi » (p. 45). Strasbourg fait une large part à l'exubérance de la vie fuyante et multiforme, mais tout le flot se précipite vers l'ombre du fond, où l'autel et son crucifix se dressent sous la voûte abyssale, « comme fut le Golgotha sous le ciel noir du Vendredi-Saint » (p. 54).

Il y a là un contraste, un heurt, un frisson — très humain — que Chartres ne fait pas subir. Pourtant les leçons des deux cathédrales et des deux livres se rejoignent et s'identifient : l'essentiel du christianisme est le mystère. Artistes romans et gothiques l'ont également compris — les premiers avec plus de résignation et de calme,

les seconds avec plus d'élan pour y entrer et s'y perdre.

Mais ce ne sont pas uniquement des leçons majestueuses de pierre, de verre et de métaux; c'est la demeure de Dieu et des hommes. La plénitude de leur vie s'exprime dans les liturgies solennelles. Et le pèlerin de Chartres a profondément médité sur l'appropriation parfaite, avec le lieu, des mélodies grégoriennes; il a retrouvé dans le cortège hiératique des enfants de chœur en procession, leurs attitudes et leurs expressions toutes pareilles, cet effet de multiplication homogène qui, comme les statues du porche et la marche des piliers, exprime la « monotonie de la beauté » et de la contemplation. L'admiratrice de Strasbourg, dans la somptueuse procession avant la grand'messe, a senti vibrer chez tous l' « allégresse de ce qu'une chose parfaite arrive », ce bonheur entièrement unanime dont personne ne peut dire « mon bonheur » (M., p. 62 s.).

Mais, sous cette allégresse des heures où se manifeste Dieu, il y a les dessous de faiblesse et de péché où languit notre vie ordinaire, et, à d'autres instants, les cathédrales en parlent. Mme Mayran a une très belle page sur l'heure des confessions, quand le jeune vicaire, libéré un moment, lit son office en se promenant le long des bas-côtés, avec son surplis blanc comme une blouse d'hôpital, et l'étole violette qui rappelle l'amère obligation où il est d'entendre tant d'aveux amers; maintenant le sang et la vie humaine suintent douloureusement pour imprégner ces pierres et ces dalles impassibles, ils s'en élancent jusque dans la flèche, et « cela vous donne un autre point de vue que celui des connaisseurs de chapiteaux » (p. 31). L'auteur de « Moi, Juif » a une poignante « méditation sur le péché », il comprend comment le mal qui parfois nous vainc et toujours nous guette, fait partie du plan de Dieu, pour que nous sachions apprécier sa miséricorde ainsi que notre propre devoir de miséricorde, et comme nous ne devons pas nous attrister orgueilleusement de valoir si peu de chose par nous-mêmes. « Il faut que le

scandale arrive », pour que nous connaissions et nous-mêmes et Dieu. — Aussi le mal est-il toujours représenté dans ces édifices, dans les gothiques surtout, il est le repoussoir nécessaire. Mme Mayran s'est longtemps arrêtée à mesurer, au portail de Strasbourg, le contraste des Vierges folles avec les Vierges Sages (p. 109, suiv.). Elle cherche à pénétrer, avec une psychologie subtile bien moderne, mais qui convient, au fond, à tous les temps, la folie ou la perversité des malheureuses qui ont oublié leurs lampes et l'Époux. Pauvres folles! mais c'était leur faute, elles ne pourront pas dire que c'est la faute de l'Époux. Il ne suffit pas, nous en sommes avertis, de lui crier : « Seigneur, Seigneur », il faut « faire la volonté de son Père qui est dans les cieux », ne jamais se résigner au péché, et s'efforcer de remonter plus haut après les chutes humiliantes. Méditation complémentaire de l'autre.

Ainsi la cathédrale, image de l'Église vivante, nous prend par tous les éléments, hauts et bas, de notre être. Comme l'architecte Erwin, qui a commencé à édifier Strasbourg et qui maintenant, avec son épouse, repose dans le roc même, « il ne s'agit pas de voir l'Église de Dieu, il ne s'agit pas même de la rêver; il s'agit d'y être pris; et d'y être pris comme ce mort... » (M., p. 104).

Ce qu'on retiendra peut-être le mieux de ces deux livres, c'est l'unité de la doctrine proclamée par ces pierres. C'est que toute vie chrétienne authentique doit être plongée dans le sentiment du surnaturel, du mystère, qui dépasse toute « réalisation » de nos pensées et de nos œuvres. Qui ne sait point se taire ne sait ni adorer ni agir. Il semble que l'un des auteurs, lointain descendant de l'Orient, préfère d'instinct les formes qui symbolisent, qui stylisent ce fécond silence; ce qui le rend un peu sévère pour les autres; mais sa pensée pleine d'humilité est prête à se corriger et à s'élargir en avançant; cela apparaît à propos de sa « constatation d'un miracle », et de l'amende honorable qu'il paraît, vers la fin, sur le point de

faire au gothique (p. 206); s'élevant au-dessus de ses « conjectures », il termine ses méditations profondes par des appels d'enfant à sa mère et à sa « sœur » la Vierge, qu'il remercie de manière si touchante d'avoir été Juive. L'autre, une Occidentale, moins éprise des symboles intermédiaires, se satisfait, comme expression de la ténèbre divine, du contraste direct, heurtant, d'un vaisseau aux verrières illuminées avec l'ombre qui remplit une voûte et une abside. Le soir, la cathédrale de Strasbourg lui dit l'attente de l'Ancien Testament : « L'édifice n'exprime pas la possession, mais la foi toute pure, la foi qui porte sur un objet enveloppé de nuit. Les colonnes vont vers la nuit, leur pas géant s'arrête autour de cette voûte noire » (p. 37). Mais en est-il autrement le jour? « Souvenons-nous, — et nul temple ne l'exprime comme la grave et solennelle Notre-Dame de Strasbourg, — que Maison de Dieu c'est pour nous maison d'un certain silence, d'une certaine obscurité, c'est maison de la Foi. — Comme ils l'ont bien compris, ces gens de notre Occident, qui autrefois ont dressé une telle église, que l'essentiel dans la religion est de reconnaître Dieu comme mystérieux! Que toute la clarté de la raison aboutit à l'obscur abîme qui la repousse, où Lui est seul et sans mélange, libre de notre logique, impénétrable à qui ne s'anéantit pas! » (p. 39). — Et tous deux sentent que cet « anéantissement » de contemplation, d'où sort toute vie vraiment vivante, est l'expression suprême des aspirations religieuses de toute l'humanité, qui cherchait confusément à se traduire dans la « stupeur » des œuvres païennes archaïques, comme en cette « entrevision », dans les mystères barbares ou faux, « d'un éclair éternel qui... dévore toute apparence » (M., p. 58).

Et nous, leurs lecteurs? Nous constaterons avec plaisir qu'ils paraissent avoir entendu la même voix de Dieu, que statues-colonnes et trou d'ombre signifient au fond la même chose. La monotonie, la stupeur apparente des saints du porche roman, correspond merveilleusement à

une grande phase de la vie mystique : celle du « dépouillement des phantasmes » — ou images —, de l'impuissance à rien dire lorsque commence à se dessiner devant l'âme l'ineffabilité du « Celui qui Est », du Tetragrammaton; mais, lorsqu'on a passé par là, sans rien perdre de ce sentiment du Mystère qui ne nous quitte plus jamais, on pourra voir l'Ineffable descendre dans les plus humbles détails de notre existence, sous la forme souriante, exigeante et familière d'Emmanuel, Dieu avec nous. Dieu peut transparaître à travers tous les gestes d'une vie qui lui est donnée, il se replonge en quelque façon sous et dans les « images », afin de donner à toutes quelque chose d'infini, et de nous montrer son humilité divine, qui le rend accessible en tout et partout, — sauf dans le mal, qui cependant peut servir encore de repoussoir rendant plus visible sa douce lumière.

Il nous semble que l'art gothique, dans ses meilleures réussites, a, mieux qu'aucun autre, exprimé cette infinité, cette indépendance, des manifestations de Dieu.

Au reste, aucun art, aucun artiste ne peut exprimer cela adéquatement. Aussi le catholicisme n'est-il lié à aucune forme d'art, pas plus qu'à aucune culture humaine déterminée; il les admet toutes, pour toutes les spiritualiser. Il a du hiératisme pour les époques ou les heures où nous sommes hiératistes, et du réalisme pour celles où nous sommes plus sensibles à la multiplicité infinie de l'action de Dieu. Est-ce à dire qu'il soit une école de dilettantes à l'éclectisme vague et dissolvant? Non; un artiste catholique qui veut « réaliser » est bien obligé de se fixer dans un style pour ne pas diluer et perdre son talent; mais penser et agir en artiste n'est qu'une attitude partielle pour le chrétien complet; il ne peut guère « réaliser » bien qu'un genre de formes, avec son individualité limitée, mais il doit se réserver la faculté de comprendre et « goûter » aussi celles que d'autres réalisent. *Alius sic, alius sic...* Et les possibilités de l'expression catholique, qui dira où elles s'arrêtent? Après le

romain et le byzantin, le roman et le gothique, il y a eu d'autres styles qui n'étaient pas tous également dénués de valeur expressive; et dans l'avenir, peut-être, quand l'Orient lointain sera chrétien, qui sait s'il ne jaillira pas des floraisons d'art catholique nouveau qui nous paraîtraient aujourd'hui tout à fait insolites et étranges, mais qui ne seront qu'une nouvelle manière d'exprimer la même foi, la même espérance et la même charité, tendues vers la même Unité mystérieuse?

C'est que, dans le domaine des sens et de l'émotion, auquel l'art, par ses éléments matériels, appartient toujours, n'importe quel élan vers Dieu part d'une aire trop étroite, et s'arrête nécessairement en chemin; il ne peut toucher ni exprimer le terme, mais indiquer seulement une direction. Et toutes les directions sont bonnes, pourvu qu'il y ait entre elles unité *de convergence*, vers cet Inaccessible que nous saisirons seulement dans la lumière de gloire. Jusque-là, c'est-à-dire tant que l'humanité vivra sur cette terre, l'art catholique n'aura pas *un* sommet, mais *plusieurs* sommets; et c'est ainsi qu'il sera catholique, et non la propriété exclusive d'un peuple ou d'un âge ou d'une école.

Il y a de ces sommets plus élevés que d'autres... Sans doute, mais il en faut où puissent monter tous les hommes de foi sincère et de cœur pur, tous les « pauvres dans l'esprit », quand même ils seraient pauvres aussi de goût et d'imagination. Dieu se fait tout à tous; le Dieu incarné de même; saint Paul, le grand Apôtre, était Juif avec les Juifs, Grec avec les Grecs, faible avec les faibles; ainsi l'Église, éducatrice inspirée, pratique toujours la condescendance la plus maternelle. Elle ne doit pas favoriser « le débordement d'une fantaisie dont le plaisir des yeux est la seule mesure » (S., p. 200); mais elle ne rudoie pas ses enfants disgraciés en fait de culture, et riches pourtant quelquefois en fait de grâce, qui, pour se figurer le bien-être, l'opulence ou la douceur du paradis, se complaisent dans les pires fanfreluches du rococo, ou même

les plâtres doucereux qu'a produits le XIXe siècle. Elle tient compte de cette infirmité congénitale des hommes; les Grecs, peuple de l'art, n'adressaient-ils pas leur dévotion spéciale à de hideux « xoana », bien plutôt qu'aux dieux de Phidias? C'est une mère pleine d'indulgence pour toutes les bonnes volontés; ainsi les plus intelligentes mamans ne se fâchent point lorsqu'un gros oncle célibataire, ou une vieille tante affectée, en visite, disent à leur bébé de petites phrases niaises — tandis que le fils aîné, collégien de quinze ans, se sent le droit d'en sourire avec une parfaite irrévérence; elles sont pourtant bien aises, au fond, de voir l'adolescent en sourire, si la politesse est sauve.

De même, l'Église désire bien que ses enfants cultivés travaillent à rechercher dans l'art, comme en tout le reste, ce qui est le plus digne de Dieu. Certaines formes d'art religieux inférieures peuvent être tolérées tant qu'elles aident nos frères à prier; mais il ne faut pas les entretenir dans leur admiration, car un certain fléchissement du goût ne va que trop de pair avec un fléchissement de la pensée. Il y a donc, entre les formes d'expression de la vie surnaturelle, une hiérarchie; c'est certain; seulement, au contraire de la Révélation et de la primauté des vertus théologales, l'ordre de perfection plastique entrevu par n'importe quel artiste, école, race ou époque, peut s'étendre et même se reviser.

Jusqu'ici, à notre avis, ce sont bien les formules romanes et gothiques qui ont été *les* sommets. Nous comprenons ce qu'il y a de juste dans ces réflexions de Mme Mayran contre l'abstraction et la rigidité de la pensée religieuse, d'un côté, et de l'autre l'absence de pensée, la facilité vulgaire : « Justement parce que l'homme est chair, il ne subit pas impunément la représentation continue des choses saintes en des formes trop inférieures » (M., p. 45). Le devoir des « clercs » est donc d'en détacher leurs frères avec prudence et douceur. Car, si l'on parle toujours des croyants que ces fades objets attirent, « on ne parle pas de ceux qu'ils repoussent » (M., p. 50). On

dit : « Il ne faut pas critiquer les simples, etc... Oui, je sais. Mais il y eut un temps extraordinaire où les mains des simples édifièrent ces cathédrales qui méditent l'être infini » (p. 42).

Par nos vœux et notre vie, puissions-nous hâter le retour de temps analogues! Heureux qui peut sentir pareille nostalgie, pour réagir — sans prétendre remonter, chose impossible, aux formules mêmes des âges révolus — contre la « standardisation », au médiocre niveau moderne, de l'art et de la piété!

Ces deux livres sur Chartres et Strasbourg y inciteront peut-être quelques lecteurs.

ERNEST-B. ALLO, O. P.

La Retraite des femmes écrivains catholiques

C'est une nécessité toujours plus pressante, en notre vie dévorée quotidiennement par mille tâches, de consacrer chaque année quelques jours au recueillement. Le travail est une forme excellente de la prière quand le souci de servir Dieu demeure la base de la vie active, mais le bienfait n'en est pas moins grand de laisser reposer l'outil pour joindre un peu plus longuement les mains.

Une retraite, cependant, n'est vraiment féconde que si elle s'adapte exactement aux besoins de celui qui la suit : on a toujours une telle tendance à n'appliquer qu'à ses voisins les conclusions du sermon, qu'il est bon de se sentir contraint à en prendre aussi sa propre part. Il est souhaitable, par conséquent, que les retraitants se groupent par corporations; ainsi, le prédicateur pourra choisir des paroles appropriées à la vie spirituelle de chacun : la profession, avec les qualités et les déformations qu'elle implique, est devenue pour tous une seconde nature et, ici encore, la grâce doit perfectionner sans détruire.

Tel est le principe qui groupe, entre autres, depuis dix ans, les écrivains hommes. Mais les femmes écrivains n'avaient pas jusqu'ici leur retraite. A vrai dire, il est en général difficile à une femme, dont les devoirs sont plus multiples et plus impérieux encore que ceux des hommes, de quitter sa maison pour trois jours. Une seule journée de récollection fut donc d'abord envisagée : ce fut le 22 octobre dernier, à la Solitude, chez les Dames du Cénacle (64, avenue de Paris, à Versailles), dans un cadre choisi, où les religieu-gieuses, et particulièrement la Rév. Mère Supérieure et la Rév. Mère Boyron, animatrice de l'œuvre, offrirent une hospitalité charmante et surent créer l'atmosphère souhaitée.

Après la messe du matin, le R. P. Boissière parla, avec le

talent qu'on lui connaît et en termes particulièrement émouvants, de la responsabilité devant Dieu des écrivains catholiques. Le repas fut pris en commun, et, l'après-midi, on envisagea dans une seconde réunion la possibilité d'une véritable retraite. Il n'est pas aisé de choisir une date qui rallie tous les suffrages, cependant on fut d'accord pour se réunir à nouveau du jeudi 13 au soir au lundi matin 17 octobre 1932. La date sera d'ailleurs rappelée en temps voulu. Celles qui ne pourront s'absenter trois jours seront du moins accueillies aux exercices du dimanche. Le R. P. Boissière veut bien encore assurer la prédication.

Chacune des personnes présentes accepta d'être la marraine de deux nouvelles venues. Sans parler de leur but principal, qui est de mettre un peu plus de clarté dans la vie intérieure de chacune, ces réunions sont une excellente occasion de prendre ou de renouveler contact dans une atmosphère de recueillement et de cordialité. Il faut donc souhaiter un très grand succès à la retraite de 1932.

JEANNE ANCELET-HUSTACHE.

Notes d'Hagiographie

G. Rigault : *Le Bienheureux Louis-Marie Grignion de Montfort.* — Marseille, Éditions Publiroc, 1930, in-8°, 224 pp. — 9 fr.

Mgr Laveille : *Le Bienheureux L.-M. Grignion de Montfort (1673-1716) d'après des documents inédits.* — Paris, de Gigord, 560 pp.

« Je ne puis m'empêcher, vu les nécessités de l'Église, de demander continuellement, avec gémissement, une petite et pauvre compagnie de bons prêtres qui, sous l'étendard et la protection de la Très Sainte Vierge, aillent de paroisse en paroisse faire le catéchisme aux pauvres paysans, aux dépens de la seule Providence. »

C'est ainsi que dans une lettre du 6 décembre 1700, Grignion de Montfort exposait la forme d'un apostolat qu'il jugeait nécessaire. Et quand il mourra, seize années plus tard, c'est cela qu'il aura réalisé, ayant évangélisé les provinces de l'Ouest et rédigé les Règes de ses familles religieuses.

Sa préparation au ministère avait été longue et non exempte de vicissitudes. On doute de la rectitude de son jugement, à certaines heures, on le croit hypocrite, ses maîtres de Saint-Sulpice finissent par se séparer de lui. Cependant, sa docilité est parfaite, et son biographe nous conte cette plaisante anecdote : On reprochait au Bienheureux de faire de la récréation une méditation à haute voix. Et voilà M. Grignion qui s'efforce d'apprendre les histoires amusantes qu'il racontera ensuite. Mais, infortune ! « Tout ce qu'il pouvait dire de cette nature perdait son sel dans sa bouche... et l'on ne pouvait s'empêcher de sourire, lorsqu'on l'entendait raconter, d'un air dévot, les choses en elles-mêmes les plus comiques. »

Les défiances ne désarmeront jamais, et les calomnies non plus. Jusqu'à sa mort, la liberté de sa parole restera entra-

vée, son ministère empêché dans des diocèses entiers. Il faut d'ailleurs avouer que ses initiatives étaient hardies, parfois déconcertantes. Aumônier de l'hôpital de Poitiers, il a l'idée d'une congrégation d'infirmières. Mais où trouver les éléments de sa congrégation ? Il s'adresse aux hospitalisées. « C'étaient des contrefaites, des estropiées, des aveugles, corps disgraciés, cœurs purs. » Grignion règle leur vie et leur donne pour supérieure l'une d'entre elles, une aveugle. « Pour bien montrer qu'il s'agit d'un défi au bon sens, il planta une grande croix de bois au milieu de la chambre commune et il nomma cet endroit « la Sagesse ».

On le chasse de cet hôpital de Poitiers, comme on le chassera de la Salpêtrière de Paris dont il s'était fait humblement l'aumônier-infirmier. Mais les malades de Poitiers ont adressé cette touchante supplique : « Nous, quatre cents pauvres, vous supplions très humblement... de nous faire venir notre vénérable pasteur, celui qui aime tant les pauvres, M. Grignion. Hélas ! nous ressentons plus que jamais la perte que nous avons faite pour le salut de nos âmes... Quel grand bien vous ferez de nous envoyer notre Ange ! Si nous pouvons une fois le revoir, nous serons plus obéissants et plus fidèles à nous donner au bon Dieu... »

A une heure difficile de sa vie, Grignion n'hésitera pas à recourir à Rome contre des tracasseries administratives injustifiées. Clément XI l'encouragera, en même temps qu'il l'empêchera d'aller en pays infidèles.

Il limitera son apostolat aux régions de l'ouest de la France, et là, fort de l'appui de Rome, il prêchera inlassablement la Sagesse et la Croix : « La Sagesse est la Croix, la Croix est la Sagesse. » « Jamais la Croix sans Jésus, ni Jésus sans la Croix. »

Mais c'est dans le *Secret de Marie* qu'il faut chercher la grande idée qui domine la vie de notre Bienheureux et toute sa doctrine :

« Si nous avons une fois Marie chez nous, nous avons en peu de temps, par son intermédiaire, la divine Sagesse. Marie est, de tous les moyens pour avoir Jésus-Christ, le plus assuré, le plus aisé, le plus court et le plus saint... »

« Vous ne pensez jamais à Marie que Marie, en votre place, ne pense à Dieu. Vous ne louez, ni n'honorez jamais Marie que Marie ne loue et n'honore Dieu. Marie est toute relative à Dieu et je l'appellerai fort bien la relation de Dieu, qui

n'est que par rapport à Dieu ou l'écho de Dieu, qui ne dit et ne répète que Dieu. Si vous dites « Marie », elle dit « Dieu ». Sainte Elisabeth loua Marie et l'appela bienheureuse de ce qu'elle avait cru; Marie, l'écho fidèle de Dieu, entonna : *Magnificat anima mea Dominum.* »

L. Veuillot : *Portraits de saints.* — Paris, Lethielleux, 1931, in-8°, 290 pp.

On louera l'heureuse initiative qu'a prise M. François Veuillot en rassemblant ces quelques pages que son oncle avait consacrées à des études d'hagiographie. M. F. V. a reproduit en tête de ces portraits deux projets de préface que Louis Veuillot avait rédigés lui-même pour le volume qu'il préparait, mais qu'il n'eut pas le temps de nous laisser. On y trouve de précieuses indications sur l'hagiographie « véritable histoire des œuvres de Dieu en ce monde ». Le célèbre journaliste voulait qu'elle soit une apologie vivante du christianisme : « ... J'ai entrepris de montrer que les saints sont des grands hommes, et des grands hommes extraordinairement utiles, toujours prêts à payer largement et généreusement leur dette à la patrie et à l'humanité..., et que, pour avoir méprisé par-dessus toute chose la gloire humaine, ils sont arrivés à remplir et bien au-delà toutes les conditions requises pour avoir une statue. »

« ... Mes vœux seraient satisfaits si j'avais pu faire comprendre à un seul homme, dans la foule de ceux qui ne le savent pas, tout ce que l'Église donne au peuple en formant des saints, tout ce qu'elle fait pour la société en perpétuant leur mémoire... »

Henri Ghéon : *Sainte Anne d'Auray.* — Collection « Les Pèlerinages », Paris, Flammarion, 1931, in-8°, 212 pp. — 10 fr.

Tous les Bretons voudront lire le beau livre d'Henri Ghéon, et non seulement tous les Bretons, mais encore tous ceux qu'intéresse l'histoire religieuse de notre pays et qui aiment les manifestations extérieures d'une foi bien vivante.

La première partie du livre est consacrée à la vie de sainte Anne d'après les Évangiles apocryphes, les révélations de Marie d'Agréda et de Catherine Emmerich. Et puis, c'est

l'histoire même du célèbre pèlerinage... Les origines en sont incertaines, sûrement très lointaines. Dès le début du VIII[e] siècle, une chapelle dédiée à sainte Anne a été rasée. Mais, le peuple fidèle n'a pas oublié, et durant neuf siècles on n'a pas cessé de prier sur les vieilles pierres, seuls vestiges du sanctuaire de jadis.

« La Bretagne attendait, espérait, sentait le jour proche... Et tout à coup elle avait décidé que l'attente et l'espoir avaient fait leur temps. Debout ! Et elle était partie à l'aventure, s'orientant vers le petit champ où les aïeux avaient prié. »

Mouvement spontané de tout un peuple agissant sous une même inspiration. C'est qu'en effet sainte Anne demande la restauration de son culte. Elle a choisi celui qui sera l'apôtre de l'idée nouvelle. Et c'est une belle histoire que celle de Nicolazic, paysan breton au caractère tenace, à la foi robuste, et que rien ne lasse ni de l'incompréhension de son recteur, ni des lenteurs de son évêque, ni des difficultés d'une tâche lourde d'imprévu. Le paysan se fera prophète, mendiant, entrepreneur et maçon, surtout il priera beaucoup. Sainte Anne ne l'abandonnera jamais : elle lui apparaît souvent, enfin elle lui donne le signe décisif : la découverte de l'antique statue cachée sous les vieilles pierres.

Et puis c'est un autre portrait de Breton, tracé lui aussi de main de maître, celui de Le Gouvello de Kériolet, le pécheur endurci, devenu un modèle de pénitence grâce à l'intercession de sainte Anne.

La Révolution passera, et puis passeront aussi les persécutions du début du siècle : le pèlerinage durera, les miracles se multiplieront, et les foules se presseront sans diminuer jamais...

Il faut remercier Henri Ghéon d'avoir fait de sa sainte Anne d'Auray un livre émouvant, évocateur d'une lointaine tradition, témoin de la vie religieuse de tout un peuple et si imprégné toujours de surnaturel.

Abbé Thellier de Poncheville : *Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne des Missions.* Sermon donné à Lisieux le 26 septembre 1929. — Paris, Éditions Spes, 1930, 40 pp. — 2 fr. 50.

Recluse dans un carmel, elle a pourtant mérité le titre

officiel de Patronne des Missions, car elle a lancé un appel, imprimant une impulsion nouvelle à l'esprit apostolique par le rayonnement d'une vie toute brûlante d'amour conquérant.

Et puis elle a donné une méthode de vie chrétienne, méthode accessible par sa simplicité à toutes les âmes, dans toutes les conditions, sous toutes les latitudes.

« La doctrine de Jésus, elle ne nous la prêche pas en formules abstraites qui resteraient sans action sur notre existence quotidienne. Elle n'en fait pas tant une affaire de thèses... qu'un état de charité qui doit développer en chacun de nous une âme d'enfant pour Dieu et une âme de frère pour nos semblables. »

Antonin Eymieu : *Thérèse de Lisieux.* — Marseille, Éditions Publiroc, 76 pp.

Après tant d'autres écrits sur sainte Thérèse, il ne faut pas s'attendre à trouver dans cette brochure des aperçus nouveaux. Mais on ne se lasse pas de lire et de relire les enseignements de la petite Sainte que le P. E. cite et dispose ingénieusement.

Paul Renaudin : *Le Message de Jeanne d'Arc.* — Paris, Bloud et Gay, in-8°, 96 pp.

Ce livre contient une série de litanies commentées, de méditations sur les vertus, d'invocations à Jeanne d'Arc. On y trouve d'utiles considérations morales basées sur les exemples et les paroles de la Sainte.

Hilaire Belloc : *Jeanne d'Arc.* — Paris, Firmin Didot, in-8°, 182 pp. — 12 fr.

Hommage d'un Anglais à « la conscience catholique de l'Europe ». Hommage à Jeanne d'Arc, « instrument de la politique surnaturelle de Dieu, héroïne du droit chrétien ».

Le récit mille fois raconté est toujours émouvant. On souffre encore des bassesses, des médiocrités, des incompréhensions, et des atermoiements de l'entourage de la grande Sainte, de la cruauté des bourreaux et de leur lâcheté. On relit avec une satisfaction toujours égale les belles et fines réponses de Jeanne, ses affirmations si courageuses et si loyales.

Paul Doncœur, S. J. : *Qui a brûlé Jeanne d'Arc ? Les Réponses catholiques.* — Paris, E. Flammarion, in-8°, 119 pp. — 5 fr. 50.

« Faire de la commémoraison de Rouen un affront à une catégorie de Français serait plus odieux et plus grave encore que de faire d'Orléans une insulte à nos frères Bourguignons... »

Tous les corps de l'État ont péché contre Jeanne. « ... Et, puisque tous coupables, Français, au lieu d'incriminer nos frères en jetant sur eux un pharisaïque regret, ne devons-nous pas nous unir dans une douloureuse mémoire et nous relever résolus à servir les causes saintes pour lesquelles Jeanne fut immolée ?... »

Exposé historique d'une documentation très sûre, œuvre saine, forte et fortifiante, d'où se dégage la belle conclusion du P. Doncœur : « Ne jamais croire à la défaite des causes sacrées. »

Jean Rumilly : *Un homme de l'an mille, Bernard de Menthon.* — Paris, Éditions Eugène Figuière, in-8°, 217 pp. — 12 fr.

Le livre débute par une profession de foi : « C'est l'œuvre d'un hérétique... C'est l'œuvre de foi d'un protestant élevant un saint de l'Église catholique bien au-dessus du niveau où l'ont placé ses apologistes naturels. »

Aussi, ne faut-il pas s'étonner de trouver dans ce livre une grande admiration pour le Saint, quelques incompréhensions, un peu de littérature et... quelque ironie à l'adresse des professionnels de l'hagiographie.

Pierre de Crisenoy : *Fra Angelico.* — Bibliothèque catholique illustrée, Paris, Bloud et Gay, in-8°, 55 pp.

Ces quelques pages nous donnent d'utiles indications sur la vie et les œuvres de celui qui restera un des plus grands maîtres de l'art chrétien, le plus pur, sans doute. C'est l'époque douloureuse du schisme et de la peste noire, c'est aussi l'époque du Bienheureux Jean Dominici et de saint Antonin.

Surtout, on est heureux de retrouver là de belles reproduc-

tions d'un bon nombre d'œuvres célèbres, et l'on ne peut qu'applaudir à tout effort capable d'assurer dans tous les milieux une connaissance plus large de ces chefs-d'œuvre.

HUBERT MEUFFELS, C.M. : *Sainte Lydwine de Schiedam (1380-1433)*. — « Les Saints ». Paris, Victor Lecoffre, 173 pp.

Sainte Lydwine naît au moment même où, dans l'église voisine, on chantait la Passion, et c'était un présage. Ses dernières paroles sont comme le résumé de toute sa vie : « Ah ! mon enfant, si mon Seigneur voyait combien je souffre ! »

Sa vie ne sera qu'une longue série d'atroces et incompréhensibles souffrances, un martyre qui durera trente-huit années. Mais Dieu fera de grandes choses à la prière de sa servante : des ennemis se réconcilieront, des malades guériront, surtout les pécheurs se convertiront.

CYRIL MARTINDALE, S. J. : *Saint Ignace de Loyola*, traduit de l'anglais par A. Dechêne, S. J. — Paris, Lethielleux, 1930, in-8°, 172 pp.

« Je veux dans un cadre très restreint accuser l'individualité du saint... c'est l'accent personnel de ce saint que j'ai tâché de surprendre... »

Récit alerte, fort agréable. On relit avec tout l'intérêt d'une première lecture les épisodes si connus du siège de Pampelune, de la conversion, des difficultés avec l'Inquisition en Espagne, à Paris, à Rome, les hésitations qui précèdent l'approbation de la Compagnie, « le passage de l'indépendance des activités à la forme Institution ».

« Trouverait-on, écrit très bien C. M., meilleur portrait de saint Ignace que le portrait qu'il trace lui-même du général dans les Constitutions :

..... « La force et la grandeur d'âme lui seront très néces-
« saires, afin de supporter l'infirmité de plusieurs, d'entre-
« prendre de grandes choses pour le divin service et d'y per-
« sévérer constamment. ..... Qu'il soit supérieur à tous les
« événements, sans orgueil dans la prospérité, ni abatte-
« ment dans l'adversité, toujours prêt, ainsi qu'il est néces-
« saire, à mourir pour le bien de la Compagnie et la gloire
« de Jésus-Christ notre Dieu et Seigneur..... »

Claude Quinard : *Vie de la Vierge Marie.* — Paris, Flammarion, in-8°, 243 pp.

Voilà certes un très beau livre et, sans aucun doute, l'un des meilleurs qui aient été écrits ces dernières années sur la Sainte Vierge. On y trouve la lumière de l'Orient, mais surtout un tact très sûr, de l'émotion, une grande délicatesse.

Les descriptions de ce qui fut le cadre de la vie de Marie sont fort jolies, mais l'auteur a su ne pas sacrifier à la littérature. Les sentiments de la Vierge, son attitude devant le mystère de Jésus, son rôle aux diverses phases du grand drame, tout cela est fortement pensé et très finement décrit.

Il faudrait tout citer... Bornons-nous à ces quelques lignes des chapitres sur la Passion :

« La Vierge, penchée vers la vallée, entendit un bruit de pas heurter le chemin. Des voix d'hommes se mêlaient au roulement des cailloux. Une troupe de soldats montait, traversant le Cédron. La lune renvoyait son éclat sur les piques levées. Ils avançaient sans ordre, comme un essaim armé autour de quelque capture merveilleuse. Qu'importaient donc à Marie ces soldats, ramenant un captif cerné par leurs lances aiguisées ? Le captif ? Sans doute un bandit qui troublait la ville. Elle regardait cependant, sans pouvoir s'en distraire, la petite troupe de soldats dont la turbulence troublait le vallon tranquille. Ils descendaient, en suivant la pente du chemin, dans la vallée où les herbes frissonnaient sous le vent de la nuit.

« La Vierge releva la tête. Les faîtes des maisons de Jérusalem émergeaient par-dessus les remparts, et les fenêtres curieuses faisaient trembloter leurs lumières sur l'abîme d'ombre. Le temple dominait le parvis silencieux. Elle vit s'élever comme un défi la ville haute et superbe. Quelque chose de ténébreux et de puissant se tramait, que l'esprit de lumière ne vaincrait pas, parce qu'il avait décidé d'avoir en partage cette apparence de défaite.

« Elle s'associait à cette idée d'une victoire qui ressemblerait aux yeux des hommes à une défaite..... »

Fr. Mannès Brelet.

R. P. H. Wilms, O. P. : *Albert le Grand.* — 1 volume de 237 pages, chez Kösel et Pustet, Munich, 1930.

Depuis l'abbé Sighart, dont le livre parut en 1857, personne n'avait tenté de présenter au public cultivé un tableau de la vie et de l'œuvre du bienheureux dominicain. Les études partielles ont été nombreuses depuis cinquante ans, surtout en Allemagne; bien des points ont été précisés, plus d'un écrit a été tiré de l'ombre. Une synthèse définitive n'est pas encore possible, mais les catholiques souhaitaient, à l'heure où il est question de le canoniser, d'être renseignés sur l'homme extraordinaire qui a baptisé la science antique et l'a portée à la connaissance de la société chrétienne.

Le livre du R. P. Wilms se présente comme un panégyrique de forme claire, de lecture aisée, enrichi mais non alourdi par un grand nombre de références. Une brève introduction biographique, une première partie traitant de la grandeur intellectuelle d'Albert, une seconde partie traitant de sa grandeur spirituelle. Le récit de la vie suit peut-être trop fidèlement les hypothèses du R. P. Pelster, qui place la naissance d'Albert à la fin du XII^e^ siècle, le fait entrer dans l'ordre à l'âge de trente ans et rapproche de la vieillesse les dates des principales œuvres. Un chapitre de quarante pages est consacré au naturaliste. C'est en effet dans le domaine des sciences naturelles que les modernes ont reconnu tout d'abord sans discussion le génie d'Albert et qu'il paraît avoir été étudié avec le plus de détails. Les Allemands se sont attachés à ce trait, qu'ils considèrent comme spécialement germanique, de la figure du grand homme. Le R. P. Wilms résume et coordonne les travaux récents; il lui suffit de citer des jugements de protestants ou d'incroyants pour rendre à Albert la place qui lui est due. D'autres chapitres rappellent l'importance de l'œuvre philosophique et théologique. Enfin le R. P. Wilms montre qu'il faut chercher la source de cette œuvre gigantesque et féconde dans l'âme du saint, dans la piété, la générosité, la magnanimité, qui est son plus sûr titre de gloire.

M.-J. Congar.

Pour la lecture spirituelle

BIOGRAPHIES

Enfants

Y. d'Isné. *Le Deo Gratias d'un « Tout petit ». Auguste Magne, 1920-1929.* — Paris, Lethielleux, 1931; 72 pp.

Il arrive qu'on nous présente des enfants mièvres en nous invitant à prendre au sérieux des puérilités sans intérêt ou qu'on essaie de faire revivre de petits prodiges... par trop irréels. Ce n'est pas le cas de Mlle d'Isné. Dans une plaquette, joliment illustrée, elle nous raconte la brève existence d'un tout petit, Auguste Magne : celui-là était un caractère. A côté des défauts ordinaires à l'enfance, son âme possédait une énergie peu commune, une volonté de fer, alliées à la plus exquise sensibilité. Le trait distinctif de sa personnalité était le sentiment de la reconnaissance. « Ce sentiment a si bien résumé sa courte vie que ses parents ont écrit sur sa tombe le mot de toute gratitude et de toute confiance : *Deo Gratias!* » (p. 5). Dès l'éveil de sa raison, un grand amour : l'Eucharistie, un grand désir : le sacerdoce, l'animèrent, et Mlle d'Isné montre bien comment ces deux sentiments l'aidèrent à triompher de ses défauts et à cultiver ses qualités.

Abbé Élie Maire. *Une petite « sainte » — Anne de Guigné, 1911-1922.* — Toulouse, Éd. de l'Apostolat de la prière, 1931; 68 pp.

Doris Zacherl. *Die Blume von Annecy*, 1930, 203 pp., et *Die Kleine Anna*, 1930, 31 pp. München, Verlag « Ars Sacra », Josef Müller.

Le livre, où le Père Lajeunie nous a le premier et le plus

parfaitement lié la belle gerbe de grâces qu'est *la gracieuse histoire de la petite Anne de Guigné*, inspire à d'autres de composer leur bouquet. Ainsi le parfum surnaturel de cette vie d'enfant embaume de nouvelles âmes en France et à l'étranger.

Les éditions de l'Apostolat de la prière publient un opuscule d'une soixantaine de pages, écrit d'une manière alerte et conquérante.

Trois chapitres : l'humain, le divin, la survie. Les dernières pages nous laissent en pleine confiance dans la puissance d'intercession de cette « Nénette » qui « visa surtout à l'épanouissement intégral de la bonté ».

En Allemagne, la librairie « Ars Sacra » de Munich donne une traduction du livre du Père Lajeunie. Elle est due à la plume d'une femme et a pour titre : La fleur d'Annecy. L'ouvrage est imprimé en beaux caractères, il est finement illustré de plusieurs portraits et de quelques vues d'Annecy-le-Vieux.

Une charmante plaquette de trente pages, intitulée « La petite Anna », en résume les traits essentiels.

Jeunes Filles

Marguerite Savigny-Vesco. *Amélie de Vitrolles, 1797-1829*. — Paris, Lethielleux, 1931 ; in-8, 186 pp.

« Une âme de sainte dans le monde romantique ». Amélie de Vitrolles était la fille du fameux baron de Vitrolles et fut mêlée à sa vie politique et mondaine. Cependant, éprise de silence et d'effacement, elle sut mener une vie cachée dans sa haute situation et ne voulut jamais être qu'une « religieuse dans la maison de son père ». Religieuse, elle le fut par sa prière incessante, son ingénieuse mortification, son esprit d'apostolat. De son vivant, la voix populaire l'appelait « la sainte » ; sainte Sophie Barat la surnommait « l'angélique Amélie » ; et les plus illustres personnages de la Restauration, qui fréquentaient le salon de son père, étaient sensibles au rayonnement de sa vie intérieure. Parmi eux, citons le malheureux Lamennais, qui, dans sa vieillesse déchue, ne pouvait penser sans pleurer à celle qu'il appelait, lui aussi, « un ange, une sainte ».

JACQUES DEBOUT. *Passiflore des Alpes. Alice de Jésus (Alice Rolland).* — Paris, Éd. Spes, 1931 ; 259 pp.

Il faut savoir gré à Jacques Debout de nous avoir révélé cette jeune fille, qui pouvait ambitionner la gloire littéraire — son talent poétique lui en donnait le droit — mais qui ne voulut jamais être que « Alice de Jésus ». C'est une grande mystique, et de la sainteté la plus authentique. Parce qu'elle était poète, toute sa psychologie religieuse se nuance d'une exquise sensibilité poétique. Mais on n'y trouverait pas la moindre trace de romantisme : c'est la femme forte, et qui sait marcher avec une énergie souriante sur les traces de Jésus crucifié. Cruellement éprouvée dans son corps et dans son âme, Alice, sans se plaindre jamais, s'identifie peu à peu avec le Maître. Sa vie n'est que la progressive et régulière ascension de son âme par la pratique humble et héroïque de toutes les vertus. Désireuse d'oubli et de silence, « âme de cristal » a-t-on dit, elle fut aussi une âme saine et normale : sa dévotion ne dévie jamais. « Elle ne s'est pas fait sa religion à elle. Vigoureusement et scrupuleusement catholique, sa piété cherche son aliment dans toutes les grandes dévotions de l'Église. » Les plus grands élans mystiques s'accompagnent toujours de bon sens et de pondération.

Remercions spécialement l'auteur d'avoir fait de si nombreuses et si judicieuses citations de ses lettres et notes. Ces citations, et les commentaires d'une si haute et si sûre théologie qui les suivent, font de cet ouvrage un beau et bon livre de lecture spirituelle à l'usage des gens du monde et aussi des âmes consacrées à Dieu.

Religieux

Une âme dominicaine : le Père Raymond Jordan (1901-1929). — Un vol. in-12 de 96 p. — Éditions du Cerf.

Voici, en quelques pages très sobres et au plus haut point suggestives, la vie d'un jeune moine auprès de qui il fait bon se recueillir. Vie brisée, diront les uns, et, sans doute, les qualités humaines du P. Jordan : équilibre, virilité, perspicacité dans le jugement, sens des réalités, paix rayonnante, et ses vertus religieuses : culte du devoir d'état, pratique de

la mortification, pureté, dévouement généreux en sa discrétion, en son anonymat, si l'on peut dire, donnaient des espérances dont le monde a été frustré. — Vie unifiée, « calcul de l'amour divin », forte leçon, répond l'ami qui a écrit ces pages avec psychologie et religieuse tendresse. Volontiers, nous dédierions celles-ci à toutes les âmes chrétiennes, à toutes, mais surtout à celles qui ont peine à accorder leur vie au rythme providentiel et s'étonnent de trouver parfois en elles tant d'ombres et si peu de lumière : l'épanouissement spirituel du P. Jordan, en qui une foi douloureusement aveugle fera place à des joies très pures, leur montrera que le viril abandon, la fidélité de toutes les heures, la dévotion à Jésus-souffrant et à la Vierge — « Notre-Dame-de-mon-âme » dira-t-il — préparent en toute âme de bonne volonté le définitif triomphe de la Lumière.

Georges Rigault. *Le Frère Louis, Éducateur et poète.* — Paris, Éditions Spes, 1930; 312 pp.

« Une originale figure savoyarde », dit l'auteur. Originale et attachante, car ce Frère des Écoles Chrétiennes au caractère vif, absolu, tout d'une pièce, fut une intelligence pénétrante et une âme de grande foi. On peut l'apprécier comme philosophe, comme humaniste, comme poète — Louis Veuillot tint à lui exprimer de vive voix son estime —, mais ce n'est pas là son vrai titre de gloire. Ce fut avant tout un éducateur, au plein sens du mot un « maître d'école ». Et toutes ses qualités, il les mit au service de cet idéal. — M. Georges Rigault nous présente, avec aisance et saveur, cette figure savoyarde, et, par elle, l'Institut même des Frères des Écoles Chrétiennes et son puissant rayonnement.

Religieuses

R. P. de Boissieu. *Béthanie. Les Madeleines réhabilitées.* — Paris, Bernard Grasset, 1931; 280 pp. (1)

Béthanie : le nom évoque la bonté et la divine tendresse

(1) Ce livre est en vente à la Maison-Mère des Dominicaines de Béthanie à Montferrand (Doubs).

du cœur de Notre-Seigneur. Ici, il recouvre l'affection et le dévouement du cœur chrétien, témoignés très spécialement par une œuvre qui demande, à toutes celles qui s'y consacrent, l'humilité, l'abnégation, la charité, le zèle du cœur même de Jésus, si miséricordieux aux pécheurs. Cette œuvre est la réhabilitation de femmes déshonorées et repentantes, réhabilitation complète, définitive, poussée aussi haut que possible, puisqu'elle peut aller jusqu'à l'admission des réhabilitées au partage de la vie religieuse des réhabilitantes, sans aucune distinction extérieure entre elles. Par ce sommet, cette entreprise se distingue de toutes celles qui travaillent au relèvement des âmes déchues. L'idéal, réalisé plus ou moins selon la vocation divine et la bonne volonté humaine, est toujours « d'unir la pécheresse et la vertueuse aux pieds de Jésus dans une commune pénitence soutenue par le même amour ».

Le beau livre du R. P. de Boissieu est destiné à faire connaître et aimer cette œuvre. C'en est comme un inventaire, avant une nouvelle progression. Il nous donne un aperçu sur la vie du Fondateur, le Père Marie-Jean-Joseph Lataste, à la foi si grande et à la piété si profonde, et sur celle de la Fondatrice, la Mère Henri-Dominique, dont la vive intelligence et le cœur compatissant gardèrent fidèlement les traditions du Père. La genèse et l'esprit de la fondation font l'objet d'une étude assez minutieuse, où l'auteur a tenu à bien mettre en relief le caractère très particulier de l'œuvre. On y trouve encore le récit des accroissements successifs de la communauté, le nom des premiers amis et bienfaiteurs. Quelques pages vraiment délicieuses : Fioretti béthaniens.

Pour finir : des notes sur les constitutions des « religieuses dominicaines de Béthanie », sur leurs coutumes, l'emploi de leur temps.

Béthanie a déjà attiré beaucoup d'âmes avides de réparation. Que ce livre ouvre le chemin à d'autres !

Avec le Christ, sur le chemin de l'amour divin. Marie-Véronique du Cœur de Jésus, Fondatrice des Religieuses victimes du Sacré-Cœur (1857-1883). Préface de F. Mourret, Directeur au Séminaire de Saint-Sulpice. — Paris, Beauchesne, 1929; 262 pp.

Récit émouvant et discret. Une vie attirée pleinement à

Dieu dès l'enfance par l'oraison et la souffrance. C'est que Notre-Seigneur voulait conduire cette âme bien haut, se choisir en elle la mère d'une famille religieuse destinée à imiter d'une manière privilégiée son état de victime, « cachet souverain de son amour ineffable ».

Afin d'arriver à ce but, Notre-Seigneur la comble de ses grâces : prière ardente, union à Dieu, zèle, discernement des esprits, miracles, prophéties; mais il n'est pas d'immolations qu'il lui épargne : souffrances physiques, humiliations, calomnies, exclusion de sa famille, incertitudes au sujet de sa vocation, incompréhensions, oppositions, persécutions, désolations intérieures et sentiments de la réprobation divine. Un religieux, ayant eu l'intuition de sa destinée, lui a dit : « Votre titre de victime doit s'acheter avec votre sang et votre vie. Il faut que vous soyez flagellée jusqu'au fond de l'âme. » Elle l'a été, mais elle a été également courageuse, ardente, toujours fidèle.

Deux moments beaux entre tous dans cette existence toujours attirante. Elle a 18 ans. Des cousins millionnaires, qui n'avaient pas d'enfants, veulent l'adopter et en faire leur héritière. Laissons-la nous raconter son épreuve : « Plaisirs, soirées, bals, visites, rien ne fut épargné pour m'arracher à Dieu. Lui seul sait le martyre que j'endurai pendant ce temps si dangereux pour une jeune fille de mon âge. Entourée d'affection, caressée, prévenue, flattée, je me croyais perdue... Je faisais tout pour déplaire et lasser de moi, mais inutilement. Les positions les plus brillantes m'étaient offertes, mais Dieu me fit la grâce de lui rester uniquement attachée. »

Puis, dix ans plus tard, arrive l'heure d'être « religieuse pour tout de bon ». Elle est alitée depuis 5 ans, souffrant d'un mal incurable. La fièvre était continuelle. Cependant c'est le moment choisi par Notre-Seigneur pour l'inviter d'une manière formelle à se dévouer à l'œuvre des Victimes. Elle en fait part à son directeur, qui conclut que l'heure est venue d'obéir. Avec les approbations de l'autorité, elle va donc commencer. Elle se fait transporter en voiture dans la localité choisie pour la fondation. L'évêque désire un signe de la volonté de Dieu et que ce signe soit la guérison de la Fondatrice. Au bout d'une neuvaine à Notre-Dame de la Salette, la guérison est obtenue.

Que beaucoup d'âmes pieuses lisent ce livre et « profitent de la grâce que Dieu leur fait de connaître les souffrances de Marie-Véronique pour se fortifier dans leurs petites épreuves et les aimer ».

Lucien Misermont, C. M. *Sœur Catherine Labouré et la Médaille Miraculeuse. Documents. Aperçu critique.* — Paris, Gabalda, 1931 ; in-8, 270 pp.

La « belle figure » de la voyante de l'Immaculée Conception, déjà étudiée par des historiens et admirée de tous, se dégage de plus en plus nette, à mesure qu'on étudie davantage les procès préparatoires au décret de l'héroïcité de ses vertus. C'est ce que nous montre le livre nouveau que vient de lui consacrer un auteur familiarisé depuis longtemps avec les nombreux témoignages recueillis en vue de la béatification. L'ouvrage a été conçu comme un « aperçu critique » où l'écrivain regarde de très près certains documents importants, soit pour mieux y saisir l'âme de Sœur Catherine, soit pour rectifier des jugements portés sur des personnages qui ont été en contact avec elle, notamment M. Aladel, son directeur. L'enquête canonique ordonnée par l'archevêque de Paris est examinée assez longuement.

Ainsi, des documents eux-mêmes, mis et remis sous nos yeux, discutés point par point, surgit la lumière bienfaisante de toute une vie dominée par un grand et candide amour de la Sainte Vierge, enrichie de la mission si féconde de la Médaille Miraculeuse. En son enfant privilégiée, Marie, la Mère très humble, a fait briller un trésor d'humilité : avide d'obscurité, Catherine Labouré, après avoir confié sa mission à son seul directeur, a voulu qu'on ignorât jusqu'à la fin à qui la Vierge du ciel s'était montrée. Pendant plus de quarante ans, tandis que la Médaille Miraculeuse portait aux extrémités de la terre les « rayons chargés de grâces », l'Enfant de la Médaille a vécu ignorée, dévouée obscurément aux plus modestes travaux. « C'est une religieuse d'une éminente sainteté, disait le Cardinal Mazella, Préfet de la Congrégation des Rites, à la Supérieure Générale des Filles de la Charité. Si vous n'introduisez pas sa cause, je le ferai, moi. »

P. Léonard Bohler, O. F. M. *Sœur Marie de Bon-Secours, Franciscaine de N.-D. du Temple (1898-1928).* Préface

de S. G. Mgr Castel. — Paris, Téqui, 1931, in-12, 216 pp.

Marie Courniol, en religion Sœur Marie de Bon-Secours, appartient à une congrégation dont la maison-mère est au Dorat (Haute-Vienne). Elle a pour but spécial le dévouement au sacerdoce. Sœur Marie, selon le mot de Mgr l'évêque de Cahors, nous apparaît comme « une autre petite Thérèse de l'Enfant-Jésus ». Comme la Carmélite de Lisieux, elle s'est sanctifiée en suivant la « petite voie », c'est-à-dire en faisant avec un grand cœur de petites choses, et en pratiquant d'une façon héroïque les vertus, humbles sans doute, mais fondamentales, de toute vie chrétienne : amour du travail, charité fraternelle, mortification, humilité, confiance en Dieu, délicatesse de conscience, fidélité à la règle. Animée du plus parfait esprit franciscain, elle eut pour principales dévotions la Passion et l'Eucharistie, auxquelles il faut ajouter la dévotion aux Prêtres, selon l'esprit de sa Congrégation. Dès l'âge de 18 ans, elle s'était offerte à Dieu en victime et accepta toujours avec joie les croix nombreuses de sa vie, qui fut brève, mais si féconde au regard de la foi. Merci à l'auteur de l'avoir sauvée de l'oubli.

Chanoine L. Mahieu. *Madame Justine de Monie, Mère Marie-Justine de l'Ange Gardien, Supérieure générale des Dames de la Sainte Famille.* — Bruxelles, A. Dewit, 1930; 365 pp.

Biographie intéressante, que l'on aurait aimée plus courte et allégée de quelques détails. Madame Justine de Monie fut une religieuse d'une vie surnaturelle intense. Entre tous les maîtres de la vie spirituelle, saint François de Sales l'attirait, « elle en goûtait la précision, l'élévation, la sagesse, la suavité ». Une Dame de la Sainte Famille doit avoir « une religion principalement active »; mais plus elle sera unie à Dieu, plus son activité sera féconde, inlassable et paisible.

Elle fut une éducatrice instruite, à l'intelligence cultivée, ouverte et curieuse. Aussi sa vie sera-t-elle lue avec un vrai profit par ceux qu'intéressent les problèmes posés par la pédagogie et l'éducation.

On trouve en même temps dans cet ouvrage l'histoire des développements de la Congrégation de la Sainte Famille,

que Mère Marie-Justine gouverna, en qualité de Supérieure générale, avec prudence et autorité.

Au Carmel

Mère Marie de Jésus (1853-1917). Préface de M. Ch. Sauvé, S. S. — Carmel de Paray-le-Monial; un vol. de 310 p.

Nouvelle édition d'un ouvrage qu'on ne peut lire sans y trouver le sens et le goût des ascensions spirituelles. Mère Marie de Jésus, prieure du Carmel de Dijon, fondatrice de celui de Paray-le-Monial, continue après sa mort d'exercer un saint rayonnement. Sa grâce particulière fut peut-être la passion des vouloirs divins, et le secret de sa sainteté un amour intensément vivant pour le Christ : « Je n'ai pas envie d'être pauvre, disait-elle dans une instruction à ses filles, je n'ai pas envie d'être obéissante, j'ai envie d'être Lui. » Et ces pages nous montrent jusqu'à quel degré d'héroïsme elle voulut « être Lui ».

Toutes ses qualités d'élan, d'équilibre, de prudence et d'enthousiasme se retrouvent dans ses conférences au Chapitre, avec une grande sûreté de doctrine. Elle marqua d'une empreinte profonde toutes les âmes qui se confièrent à elle, Sœur Élisabeth de la Trinité en particulier. « Je l'ai formée, disait-elle de celle-ci à M. Sauvé — qui rapporte ce trait en sa belle préface — je l'ai formée, surtout avec le dogme... »

Et les âmes dominicaines aimeront retrouver en cette vie l'influence très épanouissante du R. P. Vallée.

Une hostie de louange. Vie de la Rév. Mère Marie-Térèse des Anges, Fondatrice et Prieure du Carmel de Nogent-sur-Marne. Introduction de Mgr Chaptal, évêque auxiliaire de Paris. — Paris, Bloud et Gay.

Cette biographie insinuera cette confiance et cette joie particulières que l'on goûte près d'une âme s'offrant toujours mieux pour être unie plus profondément aux mystères de Notre-Seigneur. Comme tout le mystère de l'Incarnation et de la Rédemption vient à nos âmes par le Saint Sacrifice de la

Messe et la Communion, c'est autour du mystère de la messe et de sa première union avec Jésus victime de ce sacrifice que s'édifie, s'unifie toute la vie intérieure de la Mère Marie-Térèse des Anges. « C'est la messe de ma première communion toujours : ma prise d'habit, ma profession, c'est la suite de ma première communion. » « Je veux réaliser ce que Notre-Seigneur veut de moi : être une hostie offerte par une messe continuelle à toutes les intentions de sa gloire. » Reproduire de mieux en mieux en elle l'état de la sainte victime de l'autel — qui est comme le résumé de tout ce que Jésus est pour son Père et pour nous — c'est là, semble-t-il, l'attrait continuel de cette âme et la marque toute personnelle que l'Artiste divin a voulu lui imprimer. C'est la clef de son existence. Tout ce que nous y voyons découle de cette assimilation à Jésus-Hostie, qui doit être de plus en plus parfaite.

L'humilité, l'obéissance, la souffrance ont été naturellement les compagnes fidèles de ses 44 années de Carmel. « Je te choisis pour épouse et victime avec moi. » « Tu es faite pour l'immolation. » Mais Jésus est immolé sous les voiles eucharistiques. « Je voudrais ne plus trahir en rien mes souffrances morales ou physiques, porter mon trésor sans changer de visage. » Elle doit être « l'hostie de la messe basse et quotidienne ». Amour de la vie cachée et voie d'enfance.

C'est pour le salut des âmes que Jésus est notre victime. « Je suis la Mère des âmes. Je suis prête à tout ce que Dieu voudra de moi pour elles. » « Connaître Jésus et souffrir avec Lui pour les âmes, c'est le Carmel. »

Jésus, victime de l'autel, est pain et vin pour nos âmes. Il lui dit : « Je veux te distribuer aux âmes. » Sa vie sera comme un sacrement de Dieu pour les autres.

Enfin, comme le fruit normal du sacrement de nourriture, obtenu par le sacrifice, est la force et la joie, Jésus veut qu'avec Lui elle rayonne et communique force et joie autour d'elle. « Applique-toi à la joie parfaite. » Elle désire « chanter l'alleluia sur l'autel de la croix ». « Oh ! je voudrais donner de la joie au monde entier. »

Le livre, tout en dessinant le cadre où se sont écoulés les 75 ans de la vie de la Mère Marie-Térèse des Anges, nous fait suivre surtout les étapes lumineuses de sa vie intérieure,

grâce aux notes abondantes laissées par la Mère Fondatrice et libéralement citées dans cet ouvrage. Peut-être aurait-on pu encore mieux les grouper.

Remercions les Carmélites de Nogent-sur-Marne de n'avoir pas réservé aux seules filles de la Mère Marie-Térèse la méditation de son exemple et de ses leçons. Puisse le Carmel du Christ-Roi et de Pie XI en obtenir un surcroît de prospérité!

Corbara.

André Obein, O. P.

Le mystère de Noël (1).

Ce qu'il aurait fallu naguère expliquer et justifier est aujourd'hui compris sans peine : l'esprit de nos fêtes, on le trouve dans son missel et nulle part mieux que là. Il n'y a donc pas de meilleur service à rendre à la piété chrétienne que de lui donner des commentaires de ses riches formules liturgiques, mais des commentaires sérieux et de forte substance, des commentaires où les traits essentiels de la prière liturgique soient respectés, et soulignés pour le bienfait des âmes, avec une exacte discrétion.

Convaincu de tenter une œuvre utile, excellemment outillé pour la mener à bien, Dom Flicoteaux, Prieur de l'abbaye d'Oosterhout, qui avait, en 1928 et 1929, écrit sur la Nativité pour les lecteurs de *La Vie Spirituelle*, a complété son travail, s'attachant à considérer très attentivement « le mystère de Noël » à la lumière des textes du missel et cherchant à ne rien laisser perdre de leur merveilleuse plénitude doctrinale. Son commentaire, écrit d'une plume abondante et d'ailleurs très fine, est sans contredit le plus profond que l'on puisse lire parmi les œuvres liturgiques contemporaines; il est aussi, quoique un peu lent, très fidèle et très nuancé.

L'idée dominante que développent ses cinq chapitres est

(1) Dom E. Flicoteaux : *Le mystère de Noël*, br. de 85 p. in-12. Abbaye de Saint-André, Lophem-les-Bruges.

celle du parallélisme établi par la liturgie entre les phases du mystère et les vicissitudes de la lumière. Le symbolisme de la lumière, en effet, enveloppe les trois messes étroitement. Cela commence au milieu même de notre nuit et au sein de l'éternité : c'est le mystère de l'adoption divine, c'est le mystère pascal, c'est le mystère du dernier avènement qui se confrontent ici, tandis que la liturgie chante : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.*

Puis les heures s'écoulent et voici les reflets de l'aurore. Avec les prémices de la lumière viennent les premiers des adorateurs : le Verbe fait chair se manifeste aux bergers.

Aucun des détails, aucune des leçons n'échappe au commentateur, qui donne toutes ses proportions à cette scène d'apparence si simple et de portée si vaste. Et d'après la secrète et la postcommunion de cette messe il nous montre comment le mystère de l'aurore se renouvelle.

Enfin c'est la clarté du jour. L'épître et l'évangile de la troisième messe ne parlent que de l'exaltation du Christ et de la gloire du Fils unique. Ainsi, par une gradation que Dom Flicoteaux retrouve en de patients et multiples rapprochements, le mystère de Noël atteint son épanouissement complet. En comparaison de l'idée, assez factice, des trois naissances du Sauveur qui est trop familière aux commentateurs des textes de Noël, ce parallèle, très minutieusement conduit, ne peut manquer de paraître plus exact et plus simple.

Dom J. DE VATHAIRE.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † BENJAMIN-OCTAVIUS, episc. Versalien.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN et FILS. — LIGUGÉ (Vienne).

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXIX

OCTOBRE 1931-DÉCEMBRE 1931

Les Principes et la pratique

R. Bernard. — L'Immaculée-Conception 238
P. Cheminant. — Pour mieux lire l'Écriture Sainte 148
R. Garrigou-Lagrange. — Le Cœur eucharistique de Jésus et le don parfait de lui-même. . 225
H.-D. Noble. — L'intimité du ciel 113
J. Périnelle. — Notes de Direction 256
J. Rivière. — Par-dessus toutes choses 20, 127
A.-D. Sertillanges. — « Credo in sanctam Ecclesiam Catholicam ». 5

Les Maîtres et les Modèles

A. Bessières. — Gaston de Renty et Henry Buch. 280
F. Florand. — La « Petite Voie » de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. 161, 261
M. Monier-Vinard. — Sainte Marguerite-Marie, Maîtresse des Novices. 48

Textes anciens

Cardinal de Bérulle. — De l'oraison 170
Mar. Ebner. — Ici commence le « Pater Noster ». 182
***. — L'Incarnation du Verbe 295

Les Idées et les Œuvres

B. Allo. — Vie intérieure et art sacré 300
J. Ancelet-Hustache. — La retraite des femmes écrivains catholiques 311
P. Catrice. — Les missions à l'Exposition Coloniale 89
B. Mouthiez. — A propos des premières communions . . . 99
M.-D. Nasse. — Le VII[e] Congrès National de recrutement sacerdotal 210
Dom J. de Vathaire. — La liturgie pour le peuple chrétien 80, 187

Pour la lecture spirituelle

M. Brelet. — Hagiographie 313
R. Cardaliaguet. — Vie chrétienne et action catholique . . 106
M.-J. Congar. — Albert le Grand 321
A. Obein. — Biographies 322
J. Périnelle. — Écrits spirituels 216
J. de Vathaire. — Le mystère de Noël 333

Bibliographie

Anonymes. — Une notice de louange. Mère M.-Térèse des Anges 330
Mère Marie de Jésus 330
Marie-Véronique du Cœur de Jésus 326
Une âme dominicaine : le P. Raymond Jordan. 324
Elle ! Notre Mère. Notre Modèle 224
La vie de travail. (Congrès de l'A.C.J.F., Nancy, 1930) 108
L.-Fr. d'Argentan. — Les grandeurs de Dieu 216
H. Belloc. — Jeanne d'Arc 317
L. Bohler. — Sœur M. de Bon-Secours 328
A. de Boissieu. — Béthanie. Les Madeleines réhabilitées . . 325
Mgr M. Cagnac. — Les béatitudes 218
L. Capéran. — La bonne nouvelle 218
Fr. Charmot. — L'âme de l'éducation. La direction spirituelle 222
A. Collin. — Silhouettes de lotissements 111
R. P. Coulet, S.J. — L'Église et le problème de l'autorité. . 108
P. de Crisenoy. — Fra Angelico 318
R. P. Dartigue. — Le zèle 111
J. Debout. — Passiflore des Alpes. Alice de Jésus. 324
A. Demurger. — Dieu et ses infinies perfections... 218
P. Doncœur. — Qui a brûlé Jeanne d'Arc? 318
A. Eymieu. — Thérèse de Lisieux 317
D. Flicoteaux. — Le mystère de Noël 332
P.-M. Garénaux. — Le temple de Dieu 219
J. Gearon. — Les âmes scrupuleuses consolées 222
H. Ghéon. — Sainte Anne d'Auray 315
Sac. G. M. D. — « Fiat voluntas tua » 221
Mgr A. Gonon. — Cris du cœur au Sacré-Cœur 224
Y. d'Isné. — Auguste Magne 322
P. de Jaegher. — Confiance 219
Mgr Laveille. — Le Bx L.-M. Grignion de Montfort 313
A.-M. Libert. — L'Esprit du Christ en nous 221

Ch.-L. Mathieu. — Madame Justine de Monie 329
C. Martindale. — S. Ignace de Loyola 319
Alexandre Masseron. — Les Franciscains 106
H. Meuffels. — Sainte Lydwine de Schiedam 319
Ch^es^ Milet. — Étude sur la vie religieuse 222
L. Misermont. — Sœur Catherine Labouré et la Médaille miraculeuse 328
Marguerite Perroy. — Vous serez pêcheurs d'hommes . . 110
L.-H. Petitot. — La doctrine ascétique et mystique intégrale. 217
Dom J. Picart. — La voie royale. Tout au divin amour . . 220
R. P. de Pully, S. J. — L'éducation et la formation du caractère 107
Cl. Quinard. — La vie de la Vierge Marie 320
Marcel Rapp. — Initiation chrétienne 109
P. Renaudin. — Le Message de Jeanne d'Arc 317
H. Renouard. — Effervescence de jeunesse. II. Apaisement dans l'épreuve. Joies de l'âme 221
G. Rigault. — Le B^x^ L.-M. Grignion de Montfort 313
— Le Frère Louis, éducateur et poète 325
H. Riondel. — La vie de foi 219
— Dieu notre Père 219
E. Roupain. — Sur les pas de Jésus. 4^e^ série 222
J. Rumilly. — Un homme de l'an mille, Bernard de Menthon. 318
M. Savigny-Vesco. — Amélie de Vitrolles 323
Hardy Schilgen. — Un livre sur le mariage 109
A. Tanquerey. — Pour les élites. I. Notre incorporation au Christ. — II. Notre participation à la vie divine. — III. Notre appartenance à Marie. — IV. Notre Sacerdoce. — V. Notre Messe. 223
A. Thellier de Poncheville. — Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne des missions. 316
— — A la recherche d'une belle vie. 217
P. Thône. — Vers une vie réparatrice. III. L'esprit de la réparation 221
A. Vermeersch. — Méditations sur la Sainte Vierge, à l'usage du clergé et des fidèles 224
L. Veuillot. — Portrait de saints 315
H. Wilms. — Albert le Grand 321
P. Xavier. — Les vertus chrétiennes selon sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus 220
D. Zacherl. — Die Blume von Annecy 322